

HISTOIRE DES MODES FRANÇAISES.

QUINZIÈME ARTICLE.

CONSULAT. — 1800-1804.

Les perruques et la *titus* firent de tels ravages, qu'au commencement du consulat, on ne voyait pas dix femmes sur mille qui eussent conservé leurs cheveux; elles avaient recours au tour ou *cache-folie*, aux *postiches en tortillons*, et aux perruques à *raies de chair*, inventées à propos par Teller, coiffeur. On conserva quelque temps l'usage des robes transparentes, qu'un écrivain de l'an x (1801), Grasset de Saint-Sauveur, compare à *l'onde qui voile les baigneuses*. En l'an xi (1802), on mettait, par-dessus les robes d'organdy, des *tuniques juives*, de soie bleu-de-ciel, ou gros bleu, rayées en couleur de chair. Les capotes d'organdy, les chapeaux de paille, bordés de *chicorées*, ensevelissaient la tête au fond de leurs cônes tronqués. Les cachemires, apportés d'Égypte, commençaient à remplacer les fichus de tulle, ou de gaze.

Les élégants de 1803 se chargeaient de deux, trois et même quatre gilets, et de redingotes d'alpaga à *trente-six collets*; ils mettaient tantôt des bas de soie, tantôt des guêtres de nankin ou des bottes à revers jaunes, dites à *la Sowaroff*. Pour habits, ils introduisirent dans les salons la *panne*, étoffe proverbialement connue, jusqu'alors réservée aux chaudronniers et aux porteurs d'eau; mais ils avaient soin de la doubler de taffetas blanc (1). « Il est reçu, dit le *Journal de Paris*, que les petits-

maîtres de l'an xii auront le pied long, les bras courts, la tête penchée en avant, ne mettront qu'un gant, porteront des bottes dans le temps le plus sec, et des bas de soie blancs par la crotte, par la pluie. Il est reçu qu'un jeune homme ne se présentera plus nulle part sans avoir une main dans la poche de sa culotte, sans relever la touffe de ses cheveux qui lui tombe sur le front. Il est reçu que les bas ne seront point tirés, que le gilet sera mal boutonné, que le bout du mouchoir sortira de la poche, que le costume noir sera le plus gai, que le chapeau aura un plumet noir, que la chemise sera de percale, qu'on portera un jabot, que les hommes ne doivent plus prendre de tabac, mais que tout petit-maitre peut fumer et boire de l'eau-de-vie. »

EMPIRE. — 1804-1815.

L'empire revit l'habit français, le *claque*, les culottes courtes, les collets montés à *la Médicis*, les toques de velours et les chapeaux à *la Henri IV*.

Rien de plus attristant, pour un homme de goût, que la contemplation du journal des modes de 1814 à 1815 : des hommes en *spencer* par-dessus l'habit, des *carriks*, des pantalons, *semi-culottes*; des femmes en redingote de drap, de mérinos ou de velours; des tailles déplorablement courtes, des robes montantes ou décolletées outre mesure; les jupes, sans largeur, avec plusieurs étages de volants ou *falbalas*; des chevelures factices, mêlées de torsades; des *toques* de tulle brodé; des chapeaux à *la polonaise*, dont le fond formait un carré; des colliers de corail; des turbans de mousseline claire,

(1) *Journal des Dames et des Modes*, par la Mésangère.

brochée d'or; des châles dont les palmes se composaient d'une combinaison de figures géométriques.

Ce fut à cette époque que les fleurs artificielles furent décidément adoptées. Un nommé Séguin, de Mende, en avait fabriqué dès l'année 1738, mais elles ne furent perfectionnées qu'en l'an X (1802), par Venzel, qui obtint une récompense nationale à l'exposition des produits de l'industrie.

Pendant les cent jours, la violette était en grande fureur. Les soldats de la garde impériale avaient donné le nom de *père la Violette* à Napoléon, dont ils attendaient le retour au printemps de 1815. Il parut, le

30 mars, une gravure représentant un bouquet de violettes dont les contours retraçaient les traits de l'empereur. « Depuis le 20 mars, dit le journal *le Nain Jaune* dans son numéro du 5 avril, les femmes ne paraissent plus à la promenade sans avoir à leur corsage un gros bouquet de violettes, dont la couleur foncée donne un nouvel éclat aux roses de leur teint. Quelques modistes ont fort ingénieusement marié, sur de jolis bonnets du matin, la violette et l'immortelle. Les joailliers se sont hâtés aussi de donner à leurs bijoux la forme de la fleur à la mode. »

ÉMILE DE LA BÉDOLLIÈRE.

BIBLIOGRAPHIE.

Histoire des mœurs et de la vie privée des Français, usages, coutumes, institutions, physionomie de chaque époque, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à nos jours. Ouvrage complétant toutes les histoires de France, par Émile de la Bédollière. Tome deuxième. Chez Victor Lecou, libraire-éditeur. Prix 6 fr.

Troisième article.

Au dixième siècle on se battait en France de tous côtés, l'agriculture était négligée, les faux et les socs de charrue se changeaient en glaives; certaines parties du territoire étaient tellement dévastées, que des milliers d'hommes y mouraient de faim.

Le motif des guerres privées était presque toujours de s'approprier le bien d'autrui. La cupidité, source de tous les maux, régnait dans tous les ordres de l'état. Halitgaire, de Cambrai, un des princes spirituels, s'en accuse en même temps que

ses collègues : « Occupés à jouir du présent, nous cherchons dans cette vie les dignités et notre avantage; nous nous agitions, non pour devenir meilleurs, mais pour nous enrichir; non pour être plus saints, mais pour être plus honorés. Nous voulons avoir le titre de pasteurs sans en remplir les fonctions, sans éloigner les esprits immondes qui rôdent autour de nos ouailles pour les déchirer. Nous consommons la perte de notre troupeau en accordant nos respects aux pêcheurs riches et puissants. »

Non-seulement tout seigneur était autorisé à batailler, mais encore il entraînait dans sa querelle ses infortunés voisins, forcés de lui prêter main forte ou de perdre sa protection. Chaque héritage était un sujet de discussion, de querelles, de meurtres, de parricides. On lit dans les Capitulaires : « Quiconque par cupidité aura tué son père, sa mère, son frère, sa sœur, son ne-

veu ou tout autre de ses parents, ne partagera point la succession du mort avec les autres héritiers légitimes; quant à la sienne propre, elle sera dévolue au fisc. Si quelqu'un, craignant de tomber en esclavage, tue son père, sa mère, sa tante, son oncle, son beau-père ou tel autre de ses parents, par lequel il soupçonnera pouvoir être réduit à l'esclavage, qu'il meure, et que ses enfants et sa famille soient esclaves. S'il nie le fait, qu'il soit soumis au jugement de Dieu par le fer chaud. »

L'amour de l'or multipliait les parjures, les prêts usuraires; on demandait plus qu'on n'avait donné, et la fréquence des accaparements nécessitait déjà l'établissement d'un maximum.

Les seigneurs, aidés de leurs hommes d'armes, dévalisaient les voyageurs. En 843 des brigands, guidés par Lambert, ancien comte de Nantes, ravageaient les bords de la Loire et de la Mayenne, et y vivaient dans l'abondance, tandis que les paysans étaient forcés de mêler de la terre avec un peu de farine pour s'en faire un pain grossier. Rénier au long col, comte de Mons, confisquait arbitrairement les biens de ses vassaux, enlevait leurs femmes et leurs filles, et envoyait ses bandes à la maraude, jusque sur le territoire de Cologne. Angilbert et Gerbert avaient fait construire en 950 le château de Brienne, d'où ils sortaient pour rançonner leurs voisins. Les petits pillaient à l'imitation des grands. Les colons royaux, se croyant inviolables sous la protection du souverain, s'enrichissaient en dévastant les bois et les champs voisins, en tuant, en dépouillant les colons des églises, les francs pauvres et les esclaves d'autrui. Les esclaves eux-mêmes, autorisés ou tolérés par leurs maîtres, s'attroupaient pour assassiner, incendier ou voler à l'aventure.

Les admonitions et lettres circulaires des évêques étaient une digue impuissante pour arrêter le pillage et les rapines. « Personne n'était à l'abri de la violence des ravis-

seurs, à moins d'être le plus fort, ou de s'associer avec eux. »

« Autrefois, dit l'historien Nithard, dans le temps du grand Charlemagne, d'heureuse mémoire, qui mourut il y a bien près de trente ans, le peuple marchait de commun accord dans la voie droite, dans la voie du Seigneur; mais à présent, au contraire, comme chacun marche dans le sentier qui lui plaît, d'une part, éclatent les dissensions et les crimes; de l'autre, l'intempérie de l'air détruit l'espoir de tous les biens de la terre. » Un théologien de la même époque, Paschase Rathbert, religieux de Corbie, s'écriait, à propos des invasions normandes : « L'épée des barbares est tirée du fourreau, c'est Dieu qui l'a mise en leurs mains pour nous punir. Et cependant, misérables que nous sommes, excités par des citoyens sans humanité, nous nous portons encore tous les jours à de plus grands excès. » Les comtes avaient ordre de mettre les voleurs hors la loi, en les déclarant *forbans*; mais les riches seigneurs trouvaient les auxiliaires qui les avaient aidés dans le crime prêts à les soutenir contre le châtiment. C'étaient les volereaux seulement qui étaient frappés de mort civile par cette terrible sentence du *forbannissement* : « Nous déclarons ta femme veuve et tes enfants orphelins; nous adjugeons ton fief au seigneur de qui tu relèves; ton héritage et tes aleux à tes enfants; ton corps et ta chair aux bêtes des forêts, aux oiseaux du ciel et aux poissons qui vivent dans les eaux; nous permettons à toute personne d'attenter à ton repos et à ta sûreté, partout où l'on doit en faire jouir les autres citoyens, et nous t'envoyons aux quatre angles de la terre, au nom du diable. »

Pour atteindre les grands coupables, Charles le Chauve, par un édit de 864, ordonna la démolition des citadelles où ils bravaient la justice et le ressentiment des opprimés. En même temps, ses envoyés parcoururent les provinces et firent jurer à tous les Francs, sur l'Évangile et les re-

iques : « Je m'engage à ne commettre ni attaques à main armée, ni vols, ni rapines, et à ne point souffrir que d'autres en commettent ; je vous dévoilerai, envoyés royaux, tous les voleurs dont je connaîtrai les méfaits, avec l'aide de Dieu et de ces reliques. »

L'Église condamnait le pécheur à réciter des psaumes, à s'administrer des coups de fouet, à implorer à toute heure son pardon, à se mettre souvent à genoux, à se tenir les bras en croix, à donner de l'argent aux pauvres, la liberté à des captifs. Celui qui s'était parjuré devait faire de nombreuses aumônes et affranchir un esclave. Si la cupidité lui avait dicté un faux serment, il devait vendre tous ses biens, en distribuer le prix aux pauvres et entrer dans un monastère.

La pénitence publique était réservée aux plus grands coupables : les enchanteurs, les devins, les empoisonneurs, ceux qui répudiaient ou tuaient leurs femmes sans motifs.

Le jour des Cendres, le pénitent se présentait à l'église, couvert d'un cilice (grosière chemise en tissu de crin) ; il déposait auprès de l'autel son épée, son boudoir, son bouclier et sa spathe. Le prêtre, après avoir prononcé des oraisons appropriées, lui voilait la tête et la face avec un des pans du cilice, le prenait par la main, et le mettait dehors. Alors il rôdait autour de la porte, invitant à prier pour lui les fidèles qui entraient à l'église ; ou bien, sous le porche, il écoutait les exhortations du prêtre, ou bien encore la messe qu'il lui disait sur un autel portatif. D'autres, après leur expulsion de l'église, étaient renfermés dans une cellule, sous la surveillance d'un gardien qui appréciait leurs remords, et le jour de Pâques, tous les pénitents exclus ou incarcérés rentraient dans le chœur ; là prosternés, la face contre terre, ils recevaient des mains de l'évêque l'absolution solennelle.

L'homicide s'expiait par des pèlerinages. L'assassin repentant se faisait *ramier* ou

paumier, c'est-à-dire qu'il allait chercher des rameaux à Rome ou des palmes à Jérusalem. Après avoir confessé son crime à son évêque, il en recevait un passeport. Lindebrog nous a transmis la formule de celui qu'on accordait à l'homme qui avait tué son fils ou son petit-fils. Ce crime aujourd'hui nous semble étrange, mais au neuvième siècle, dans un besoin d'argent, un père avait encore le droit de vendre son fils pour sept années. Voici ce passeport : « A vous, seigneurs, évêques, abbés ou abbeses ; à vous tous, mes pères en Jésus-Christ ; à vous, ducs, comtes, viguers, centeniers, dizainiers ; à vous tous qui croyez en Jésus-Christ et qui craignez Dieu ; moi, évêque de la cité de....., pécheur indigne, le dernier serviteur de tous les serviteurs de Dieu, je souhaite le salut éternel. Sachez que le pèlerin porteur de ces lettres est venu nous avouer que, dans un accès de colère et à l'instigation du démon, il avait tué son propre fils. Nous l'avons jugé suivant l'usage et d'après les canons, et l'avons condamné à rester un certain nombre d'années en pèlerinage. C'est uniquement pour le rachat de ses péchés qu'il voyage. Daignez en conséquence lui accorder le logement, le feu, le pain et l'eau, et laissez-le se diriger vers les lieux saints. Agissez ainsi pour l'amour de Dieu et en considération de saint Pierre, afin que le Seigneur vous récompense dans la vie immortelle ; car c'est Jésus-Christ lui-même que vous accueillez dans la personne de ce pèlerin. Il serait inutile d'en dire davantage : le sage entend à demi-mot. »

Les clercs, les évêques accusés de vol ou d'homicide, se soumettaient à la purgation canonique et s'approchaient de la sainte table en disant : *Corpus Domini sit mihi ad probationem hodie* (1). S'ils s'y refusaient, ils étaient réputés coupables et exclus de l'Église pour cinq ans.

(1) Que le corps du Seigneur me soit aujourd'hui à justification.

Les laïques communiaient aussi avant de subir le jugement de l'eau froide. L'accusé jeûnait pendant trois jours, et se rendait à l'église; là le prêtre lui disait, en lui présentant le pain consacré : « Homme, je te conjure par la Trinité sainte, par ton état de chrétien, par le saint Évangile, par les reliques qui sont dans cette église, de t'abstenir de communier si tu es auteur ou complice du crime qu'on t'impute. » Si l'accusé persistait à se dire innocent, l'officiant lui administrait l'eucharistie en ces termes : « Que le corps et le sang de N. S. J.-C. te serve aujourd'hui d'épreuve. » Arrivé auprès de la cuve ou du fleuve que les juges avaient désigné, le patient buvait de l'eau bénite, se déshabillait, baisait l'Évangile et la croix; alors le prêtre l'admonestait en exorcisant l'eau dans les termes les plus solennels. « O toi qui vas subir le jugement de l'eau froide, je t'adjure par N. S. J.-C., par le Père, le Fils et le Saint-Esprit, par la Trinité inséparable, par tous les anges, archanges, principautés, puissances, dominations, vertus, trônes, chérubins, séraphins, si tu es coupable, que la présente eau te rejette, sans qu'aucun maléfice puisse l'en empêcher! Que la toute-puissance de Dieu se manifeste. Et toi, Seigneur Jésus-Christ, montre-nous de ton pouvoir un signe tel, que, si cet homme a commis un crime, il soit repoussé par cette eau, à la louange et à la gloire de ton saint nom, pour que tous reconnaissent que tu es le vrai Dieu. Et toi, eau créée par le Tout-Puissant pour les besoins de l'homme, je t'adjure, par l'Esprit saint qui est descendu sur le Seigneur baptisé dans tes flots; je t'adjure au nom de l'indivisible Trinité, qui a permis au peuple d'Israël de te traverser à pied sec, et qu'invoquait Élisée quand il fit nager à ta surface le fer d'une cognée! Ne reçois pas cet homme s'il a participé au crime, mais laisse-le nager à ta surface, comme la cognée du prophète; ne reçois pas ce corps s'il s'est allégé du fardeau des bonnes œuvres, et que

celui qui manque du poids de la vertu, manque en ton sein du poids de sa substance propre. Je te donne des ordres, confiant dans la seule vertu de Dieu, au nom duquel tu me dois obéissance. »

On aspergeait l'accusé d'eau bénite, on lui liait les mains, et on le jetait à l'eau, où il enfonçait tout naturellement... innocent ou coupable; mais d'où on le retirait toujours absous de son crime.

Louis le Débonnaire sentit l'inanité de cette épreuve, et la défendit dans tout l'empire. Mais l'épreuve de l'eau bouillante, du feu, du duel, furent plus que jamais en crédit, le comte et les juges y recouraient toutes les fois que leur conscience n'était pas suffisamment éclairée. Agobard, l'un des plus grands hommes de son temps, et l'un des plus ignorés du nôtre, écrivit deux éloquentes traités contre les épreuves; il insista surtout sur la barbarie du duel. « Plût à Dieu, s'écrie-t-il, que sous un seul roi chrétien tous fussent gouvernés par une seule loi, ce serait certes avantageux pour la bonne harmonie et la moralité des peuples; mais puisque tant de perfection semble au-dessus des forces humaines, qu'on abolisse au moins les lois inutiles et pernicieuses comme celle du combat. Si les innocents triomphaient toujours, Hérode n'aurait pas fait périr saint Jean; quand la vérité de la religion se discutait publiquement, les vainqueurs furent ceux qu'on tua et non pas ceux qui tuèrent. Nous ne prétendons pas que la Providence divine ne condamne quelquefois le crime en absolvant l'innocence; mais l'arrêt décisif ne sera connu qu'au jugement dernier. D'où vient que l'on qualifie *meurtre de Dieu* ce que Dieu n'a jamais commandé, ce dont les saints n'ont jamais donné l'exemple, comme si après nous avoir commandé d'aimer notre prochain comme nous-même, il allait se mêler à nos querelles, à nos haines, et nous animer à nous égorger les uns les autres. »

L'influence d'Agobard appela sans doute

la décision du concile de Valence, qui en 855 condamna le serment judiciaire et le combat. « Puisque en cas de conflit de deux serments, ou plutôt de deux parjures, on a recours aux armes et que l'on offre au milieu de la paix un cruel spectacle de l'effusion du sang, nous décidons que celui qui, dans un de ces combats iniques et contraires à la paix chrétienne, tuera ou blessera son adversaire, sera traité comme un scélérat, un infâme homicide, un larron souillé de sang. Quant à la victime, on la considérera comme suicide, comme ayant cherché la mort; son nom ne sera point rappelé dans l'oblation dominicale, son cadavre sera enseveli sans psaumes et sans prières. Les combats singuliers ont perdu tant d'âmes et de corps, que nous supplions l'empereur très-chrétien Lothaire I^{er} de sanctionner nos décrets et de s'unir à nous pour détruire un mal aussi funeste. »

Les guerres, les mauvaises mœurs, les ravages des barbares, la famine, les désordres de toute espèce, accrédiétaient la pensée que le genre humain était menacé d'un nouveau déluge, d'après l'interprétation d'un passage inintelligible de l'Apocalypse, où il est dit : « Que les justes régneront avec Jésus-Christ pendant mille ans, qu'au bout de ce temps Satan sera déchaîné et assemblera les nations pour combattre le peuple de Dieu. »

La terreur était générale, on s'attendait au jugement dernier. En 847, Thiota, pauvre aventurière de Mayence, prêcha publiquement que le jour suprême allait arriver; les fidèles se pressaient sur son passage et lui offraient des présents en se recommandant à ses prières. Elle fut interrogée par une assemblée d'évêques, condamnée et fouettée en place publique; mais elle laissa de nombreux prosélytes. En attendant la catastrophe universelle, les habitants du globe périssaient

en détail, victimes de tous les fléaux : famines, épidémies, froids excessifs, inondations, tremblements de terre. Trois ans avant l'an 1000, commença dans le monde entier une horrible famine qui dura cinq ans : les hommes dévoraient leurs mères, les mères dévoraient leurs enfants. A ces maux trop réels, l'imagination frappée des peuples mêlait d'affreux prodiges. Selon ces malheureux : les comètes ressemblaient à des glaives — des armées de diverses couleurs combattaient dans les cieux et faisaient ruisseler le sang sur la terre — d'effroyables dragons et des globes de feu parcouraient les airs — pendant un violent orage qui dévasta le Parisien, des démons, sous la figure de cavaliers, ravagèrent la butte Montmartre et renversèrent une église — on vit pendant trois ans des pluies de pierres — à Orléans un crucifix versa plusieurs jours de suite un ruisseau de larmes — un loup entra dans la cathédrale, saisit avec ses dents les cordes de la cloche, et se mit à sonner à grandes volées — l'année suivante la ville fut brûlée — de violents incendies dévastèrent presque toutes les villes de la Gaule et de l'Italie...

L'étrange panique des peuples ne cessa qu'après l'an 1000. Peu à peu l'alarme se dissipa; on reprit les travaux interrompus, l'espérance d'un meilleur avenir germa dans tous les cœurs; les couvents se soumièrent à une observance régulière, les églises furent réparées, et le monde, secouant sa poussière, sembla se revêtir d'une blanche parure.

Bien que le livre de M. de la Bédollière, destiné à vos pères, à vos frères, mesdemoiselles, soit un peu savant, pour moi, je ne l'ai pas moins lu avec un grand intérêt, dans l'espoir d'y trouver quelques passages qui vous intéresseront en vous faisant connaître les mœurs et la vie privée de nos ancêtres.

M^{me} J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

KAISER RUDOLPH'S RITT ZUM GRABE.

Auf der Burg zu Germersheim
Stark am Geist, am Leibe schwach,
Sitzt der greise Kaiser Rudolph,
Spielend das gewohnte Schach.

Und er spricht : « Ihr guten Meister
Aerzte, sagt mir ohne Zagen ;
Wann aus dem zerbrochnen Leib
Wird der Geist zu Gott getragen ? »

Und die Meister sprachen : « Herr,
Wohl noch heut erscheint die Stunde. »
Freundlich lächelnd spricht der Greis :
« Meister, Dank für diese Kunde ! »

« Auf, nach Speier ! auf nach Speier ! »
Ruft er, als das Spiel geendet :
« Wo so mancher deutsche Held
Liegt begraben, sei's vollendet ! »

Blas't die Hörner, bringt das Ross,
Das mich oft zur Schlacht getragen ! »
Zaudernd stehn die Diener all ;
Doch er ruft : « Folgt ohne Zagen ! »

Und das Schlachtross wird gebracht,
« Nicht zum Kampf, zum ew'gen Frieden
Spricht er, trage, treuer Freund,
Jetzt den Herrn, den Lebensmüden. »

Weinend steht der Diener Schaar,
Als der Greis auf hohem Rosse,
Rechts und links ein Kapellan,
Zieht, halb' Leich, aus seinem Schlosse.

Trauernd neigt des Schlosses Lind'
Vor ihm ihre Aeste nieder,
Vögel die in ihrer Hut
Singen wehmuthsvolle Lieder :

Mancher eilt des Wegs daher,
Der gehört die bange Sage,
Sieht des Helden sterbend Bild
Und bricht aus in laute Klage.

Aber nur von Himmelslust
Spricht der Greis mit jenen Zweien ;
Lächelnd blickt sein Angesicht,
Als ritt er zur Lust im Maien.

L'EMPEREUR RODOLPHE MOURANT.

Le vieil empereur Rodolphe, faible de corps,
mais fort d'esprit, était assis dans son château de
Germersheim, et jouait aux échecs comme à l'or-
dinaire.

Il dit : « Mes bons maîtres médecins, di-
tes-moi, sans crainte, le jour où, quittant ce
corps brisé, mon âme devra s'en aller vers Dieu ? »

Et les maîtres répondirent : « Seigneur, au-
jourd'hui même cette heure sonnera. » Le vieil-
lard leur sourit amicalement et dit : « Pour
cette nouvelle, merci ! mes maîtres ! »

» Allons à Spire ! allons à Spire ! s'écria-t-il
comme le jeu finissait ; que je termine mes jours
là où tant de héros allemands sont enterrés ! »

» Sonnez les cors ! amenez le coursier qui m'a
souvent porté dans les batailles ! » Tous les ser-
viteurs cherchaient à gagner du temps, mais il
s'écria : « Suivez-moi sans retard ! »

Et le coursier de bataille fut amené. « Fidèle
ami, lui dit l'empereur, ce n'est point au com-
bat, mais bien à l'éternelle paix que tu vas por-
ter ton maître, fatigué de la vie. »

La troupe des serviteurs pleura au moment
où le vieillard, sur son haut coursier, ayant à sa
droite et à sa gauche un chapelain, sortit à moi-
tié cadavre de son château.

Les tilleuls inclinaient avec douleur leurs bran-
ches devant lui ; les oiseaux qui s'y abritaient
disaient un chant plein de tristesse.

Chacun se porta vers la route en apprenant
la nouvelle ; chacun se répandit en gémissements
à la vue du héros mourant.

Mais le vieillard ne s'entretenait avec ses deux
compagnons que de la joie du ciel ; son visage
était souriant, comme s'il allait en partie de plai-
sir, au mois de mai.

Von dem hohen Dom zu Speier
Hört man dumpf die Glocken schallen,
Ritter, Bürger, zarte Frauen
Weinend ihm entgegenwallen :

In den hohen Kaisersaal
Ist er rasch noch eingetreten :
Sitzend dort auf goldnem Stuhl,
Hört man für das Volk ihn beten.

« Reichet mir den heil'gen Leib ! »
Spricht er dann, mit bleichem Munde,
Drauf verjüngt sich sein Gesicht
Um die mitternäch't'ge Stunde.

Da auf einmal wird der Saal
Hell von überird'schem Lichte,
Und verschieden sitzt der Held,
Himmelsruh' im Angesichte.

Glocken dürfen's nicht verkünden ;
Boten nicht zur Leiche bieten,
Alle Herzen längs des Rhein's
Fühlen, dass der Held verschieden. »

Nach dem Dome strömt das Volk,
Schwarz unzähligen Gewimmels:
Der empfing des Helden Leib ;
Seinen Geist der Dom des Himmels.

J. KERNER.

Du haut du Dôme de Spire, les cloches re-
tentissaient; chevaliers, bourgeois, tendres fem-
mes, venaient en pleurant au devant de lui.

Dans la haute salle impériale, il entra
d'un pas encore ferme. Il s'assit sur le trône
d'or, et on l'entendit prier pour son peuple.

« Apportez-moi le corps du Christ ! » dit-il ;
alors ses lèvres pâlisent ; mais l'heure de mi-
nuit sonne... son visage semble rajeuni.

Aussitôt la salle se remplit d'une lumière
céleste... le héros s'était endormi... sur sa per-
sonne régnait le repos du ciel.

Les messagers n'osent pas dire qu'il est mort ;
les cloches n'osent pas l'annoncer, mais tous
les cœurs le long du Rhin sentirent que le héros
n'était plus.

Le peuple, en foule compacte et innombrable,
se porta vers la cathédrale ; le dôme terrestre
reçut le corps du héros, le dôme du ciel avait
reçu son âme.

M^{me} JULIE DE HULSEN.

SARA MAC-FARLANE.

Sir Gregory Mac-Farlane, gentilhomme irlandais, avait servi fidèlement la cause des Stuarts. Pour eux, il avait sacrifié sa fortune, abandonné sa famille, exposé mille fois sa vie dans les dangers attachés au sort d'un exilé dont la tête était mise à prix. Après plusieurs années d'une lutte devenue inutile, voyant désormais perdue la cause qu'il avait si ardemment embrassée, et plus encore, pressé par le besoin de revoir sa femme et son enfant dont il ignorait la destinée, il accepta le pardon que lui fit offrir le nouveau gouvernement, et rentra dans

sa patrie, pauvre, couvert de blessures, accablé d'infirmités, mais avec la conscience d'avoir noblement rempli les devoirs qu'il s'était imposés. Sa première pensée en touchant le sol natal fut pour sa famille, et il s'achemina vers la province d'Ulster, où il possédait encore un petit domaine, seul reste de sa fortune, échappé à la confiscation de ses biens.

Près de la baie de Donegall sont de hautes montagnes qui dominent sur toute cette partie de l'Atlantique. De jolies vallées d'une éclatante verdure coupent agréable-

ment cette barrière naturelle, et ce côté de l'Irlande, quoique peu habité à l'époque dont nous parlons, justifiait, à la première vue, le poétique surnom de l'*Ile des émeraudes* donné à cette antique contrée.

A cent pas du rivage, sur le penchant d'une colline, on distinguait une maison presque en ruines. Les portes et les fenêtres en étaient brisées, et le vent de mer, entrant librement par toutes les ouvertures, tentait dans sa fureur d'en arracher le toit; mais abrité par la roche qui le protégeait du côté opposé, cet édifice lui disputait vaillamment ses restes.

Debout sur le seuil, un voyageur examinait avec une douloureuse surprise le triste état de cette demeure. Il comprit qu'aux misères de l'exil il lui fallait ajouter les calamités de l'absence. Au dedans, les oiseaux de nuit y avaient seuls fixé leur retraite. Au dehors, une puissante végétation avait étouffé sous ses pesants rameaux toute trace de culture, et ce lieu eût été un véritable désert, si la vue d'une cabane située à quelque distance n'eût fait supposer la présence de quelque habitant.

Dévoré de soif, tremblant de crainte et d'inquiétude, cet homme descendit un sentier couvert de ronces qui jadis conduisait à ce domaine, et se dirigea vers la cabane, où il distinguait une jeune fille assise sur des joncs et travaillant à des filets de pêche. A l'aspect d'un étranger, celle-ci tournant la tête vers l'intérieur : « Dick ! se prit-elle à crier, Dick ! un voyageur ! »

Un vieillard parut, la jeune fille se leva, et tous deux, selon les mœurs des Irlandais, qui s'acquittent d'abord des devoirs de l'hospitalité avant de se permettre aucune question, s'empressèrent auprès de l'étranger.

Du lait de chèvre, des poissons grillés, des gâteaux d'avoine, furent placés devant lui; il regardait la jeune fille, qui le pressait avec grâce de satisfaire son appétit. « Cette enfant, dit-il au vieillard, compose-t-elle toute votre famille ?

— Oui, monsieur, cette enfant n'a peut-être que moi seul au monde, car sa mère est morte, et son père est en exil.

— Son nom ? demanda l'étranger.

— Sara, répondit le vieillard. Sara ! ajouta-t-il, mon enfant chérie, porte ces filets au dehors, et suspends-les à leurs crochets. »

La jeune fille sortit en faisant au voyageur un petit salut de tête.

« Oui, monsieur, répéta le pêcheur, Sara est toute ma famille. Elle est née dans l'opulence; je la reçus des mains de sa mère mourante, et j'ai juré de lui consacrer le travail de mes vieux jours. J'avais des fils, la volonté de Dieu me les a retirés; cependant il a béni mes efforts; mon travail nous suffit. Nous sommes pauvres, il est vrai, mais nous ne sommes pas misérables. »

Le voyageur jeta un regard désolé sur tout ce qui l'environnait.

« Sara a grandi près de moi, continua le pêcheur; elle est pieuse, elle est bonne. Habitée à s'occuper sans cesse, elle est laborieuse. Témoin des nombreux accidents que le voisinage des récifs occasionne sur la côte, elle est courageuse et intrépide. Elle n'a pas démenti son noble sang, je vous l'assure. »

L'étranger saisit la main du vieux Dick, et dit, fondant en larmes : « Cette enfant est la fille de Gregory Mac-Farlane, je suis ce malheureux proscrit. Après six années de souffrances, je reviens dans mon pays pour n'y trouver que la tombe de ma femme, mon enfant qui n'a dû son existence qu'à vos sentiments généreux, et pour unique asile, les murs en ruines du domaine de mes pères. Oh ! malheur ! malheur sur moi, qu'un zèle insensé, fanatique, éloigna de ceux auxquels je devais mon appui ! Dieu me punit bien cruellement d'avoir méconnu mes devoirs d'époux et de père. »

Au nom de Mac-Farlane, Dick avait jeté à terre son bonnet de laine, s'était levé, et se tenant debout : « Aux maux sans remède il faut se résigner, mylord, répondit-il gra-

vement. Dieu donna aux hommes la force, le courage et la foi, pour les sauver du désespoir; et pour tempérer la sévérité de ses arrêts, il permit à l'espérance de leur faire entrevoir des jours meilleurs. Moi aussi, j'ai servi la sainte cause de nos rois; comme vous j'ai tout perdu, et ne suis plus qu'un misérable tronc dépouillé de ses branches qu'il a vues tomber une à une; mais j'ai tenu à la vie pour cette pauvre enfant, et elle m'en a bien récompensé. Croyez-moi, mylord, si Dieu vous l'a conservée, c'est que, loin de vous punir d'avoir tout sacrifié à une si noble cause, il vous réservait cette consolation, afin d'ajouter à votre énergie d'homme, à votre résignation de chrétien, tout ce que peut l'amour paternel. »

Sara rentrait à cet instant. Dick s'avança vers elle, et la prenant par la main : « Sara, lui dit-il, vous avez prié pour votre père exilé et proscrit, embrassez-le, aimez-le, remerciez Dieu qui vient de vous le rendre; mais n'amollissez pas votre âme par des pleurs inutiles, et songeons à ce qu'il convient de faire pour le bien de tous deux. »

Sir Gregory serrait sa fille contre son sein, et la couvrait de baisers et de larmes. Elle lui rendait ses caresses en silence, retenait visiblement des pleurs de tendresse pour complaire au stoïque vieillard, qui ne laissait paraître qu'une joie calme, allant et venant dans la chaumière pour y remettre toute chose à sa place.

Mac-Farlane écrivit aux amis qu'il avait en cour pour connaître les conditions attachées à sa réintégration dans les biens qui lui avaient été confisqués. Ces conditions étaient de donner une garantie de sa fidélité en prenant du service sous le nouveau règne. Il ne put s'y résoudre, et se résigna à la pauvreté. Ce fut avec grande peine que, des débris d'un luxe qu'il lui fallait oublier, il put réunir une somme assez considérable pour relever une partie des ruines de sa maison, et Dick vint y partager les bons ou mauvais jours de son seigneur, sans abandonner ses occupations habituelles.

Sara, aidée par lui, suffisait aux soins de l'intérieur, et pendant deux années ils vécurent sinon heureux, du moins avec une apparence de tranquillité.

Sara venait d'atteindre seize ans. Elle était belle; mais élevée par un vieillard austère, ses traits avaient pris une habitude de gravité précoce qui les rendait plus marqués. La jeune fille n'avait reçu aucune éducation, et cependant, tel était son instinct de justesse et de pureté, que toutes ses actions portaient un cachet de modestie et de convenance naturelle qui suppléait aux bons exemples qu'une mère eût pu lui donner. A cette époque où les guerres civiles, n'ayant que de rares interruptions, tenaient en émoi tous les ordres de l'état, on avait peu de temps à donner à l'instruction. Aussi arrivait-il souvent qu'un homme ou une femme de haute naissance savait à peine signer son nom. Sara était donc fort ignorante, et n'en soupçonnant pas l'inconvénient, elle se livrait tout entière à des soins de ménagère sans se soucier le moins du monde d'acquérir de la science et des talents. Elle accompagnait son père à la chasse, où elle était d'une merveilleuse adresse, ou bien, saisissant la rame, elle le conduisait avec une prudence admirable au travers des brisants de la côte pour lui procurer au loin le plaisir de la pêche.

Le règne de George I^{er} fut loin d'être paisible; la cause du prétendant était perdue; cependant, des agitateurs la firent servir de prétexte à plusieurs séditions, dont les motifs réels furent des intérêts privés beaucoup moins honorables. Mais il en est ainsi, et dans tous les pays, en matière de soulèvement populaire, les véritables chefs n'agissent que par des ressorts cachés, tandis que les masses sont excitées par des hommes qui n'ayant à perdre ni fortune ni honneur, ont conséquemment tout à gagner dans les chances d'une révolution.

Sir Gregory, pour ne donner aucune prise à la malignité de ses ennemis, ni au-

cun prétexte aux soupçons qu'on pouvait conserver sur sa loyauté, par suite de ses refus, vivait dans une profonde retraite. Ce fut donc à sa grande surprise qu'un jour il entendit agiter la cloche d'entrée. Depuis bien longtemps la porte principale de sa demeure n'avait pas été ouverte. Avec beaucoup d'efforts, le vieux Dick parvint à la faire tourner sur ses gonds pour introduire deux cavaliers qui mirent pied à terre et lui abandonnèrent le soin de leurs montures.

Les nouveaux visiteurs s'enfermèrent avec Mac-Farlane. L'entretien fut long, et lorsqu'ils prirent congé, il était aisé de voir à la contenance irritée de tous trois que le sujet de l'entrevue n'avait pas été traité avec modération.

« Songez-y ! sir Gregory, dit un des cavaliers, cette prétendue neutralité ne saurait nous tromper ; il faut être notre allié ou notre ennemi.

— J'agirai selon ma conscience, messieurs, et ne me laisserai jamais imposer d'obligation ; je ne crains pas plus les menaces qu'il n'est aisé de m'éblouir par les promesses, vous le savez, et si j'ai dit adieu de bonne foi et pour toujours au métier de partisan, c'est pour conserver ma tête sur mes épaules et assurer ma tranquillité.

— Votre prudence actuelle, sir Mac-Farlane, tient peut-être plus à un défaut de courage qu'à une fidélité que je crois équivoque. Au surplus, nous avons certain compte arriéré qu'il sera bon de régler, et nous verrons alors jusqu'où ira la sublimité de votre dévouement à l'usurpateur.

— Je serai prêt, messieurs, répondit sir Gregory. Je suis toujours dépositaire des pièces qui m'ont été confiées, et ne les remettrai qu'à celui auquel elles appartiennent loyalement. Persuadez-vous bien que je ne m'en dessaisirai pas plus en faveur de ceux qu'elles peuvent perdre que pour servir la haine de ceux qui pourraient en tirer un parti dangereux.

— Honnête Mac-Farlane, vous n'avez-

jamais su vous rendre bien redoutable, et à présent moins que jamais. Mais entendez-moi bien : Quand ces pièces me seront nécessaires, je viendrai les exiger, et l'explication sera plus chaude qu'aujourd'hui, je vous le promets. »

Alors les visiteurs remontèrent à cheval, et disparurent au détour de la montagne. Sir Gregory resta quelques instants rêveur ; en relevant la tête il vit Sara qui l'observait : « Père, lui dit-elle, vous m'avez souvent parlé d'un méchant homme, qui vous avait fait bien du mal ; quelque chose me dit que l'un de ces deux visiteurs est précisément votre mortel ennemi, le laird de Danelock. Sa présence ici annonce quelque chose de sinistre. Souvenez-vous, bon père, que ce n'est pas en vain que cet homme menace, et qu'il ne recule devant aucune extrémité.

— Le laird de Danelock, traître à la cause des Stuarts, traître à celle de Brunswick, n'est pas à craindre pour moi, mon enfant. Je puis le perdre, il le sait ; mais aussi lâche que perfide, il n'oserait provoquer mon ressentiment. »

Sara ne parut point convaincue, mais elle s'abstint de manifester aucune inquiétude, pour ne pas ajouter à celle qu'elle devait supposer à son père.

Peu de temps après, une conspiration éclata contre la vie du roi George ; le gouvernement avait si bien pris ses mesures, que le complot ne servit qu'à démasquer des hommes depuis longtemps soupçonnés, et plusieurs d'entre eux n'échappèrent à la justice que sur l'absence de certaines preuves qu'on savait exister, sans avoir pu découvrir en quelles mains elles avaient été déposées. Un arrêt du parlement déclara qu'une forte récompense serait accordée à celui qui les produirait, et le pardon royal à celui des coupables qui les remettrait à la justice.

Un soir, un mendiant se présenta chez Mac-Farlane, insistant pour lui parler en secret. Sara l'introduisit ; mais peu de

minutes après il sortit de la maison en murmurant des imprécations de rage et de vengeance. Ce jour-là sir Gregory était fort malade et n'avait pu quitter son lit. Après le départ de cet homme, Sara put remarquer que son père paraissait vivement agité; il parlait seul, avec colère, et souvent avec une sorte de désespoir. Les questions devenaient inutiles; la jeune fille comprit qu'un danger imminent les menaçait; elle savait qu'elle n'avait aucun secours, aucune protection à espérer du voisinage, puisque leur habitation était la seule vers cette partie des côtes. Elle communiqua ses craintes au vieux Dick. Tous deux veillèrent à la porte du malade, épiant chacun de ses mouvements et le moindre bruit venant du dehors. Au jour, Sara entra dans la chambre de son père, se pencha vers lui pour l'embrasser, le sentit immobile, et jeta un cri d'angoisse et de terreur.... Sir Gregory était frappé de paralysie.

Des soins tardifs, vu l'éloignement de la ville, lui furent prodigués sans aucun succès. Cet affreux événement réduisit Sara au désespoir. Dick lui parla avec fermeté; l'austère vieillard lui reprocha de perdre en de vaines lamentations le courage et la force dont elle avait besoin; alors elle comprima sa douleur, et sous une apparence calme, elle se plaça au chevet de son père. Il avait recouvré l'intelligence, mais sans pouvoir la manifester par aucun signe; ses yeux seuls indiquaient la vie, et son corps semblait déjà mort. Dick le veillait pendant le jour; Sara, plus forte et sachant mieux résister au sommeil, le gardait la nuit, exerçant toutes ses facultés auditives pour recueillir le moindre souffle de son père, épiant avec angoisse le geste le plus imperceptible.

Une nuit, c'était le 15 août, la chaleur était étouffante; la fenêtre entièrement ouverte laissait pénétrer un clair de lune si magnifique, que Sara avait éteint la lampe, qui ne donnait qu'une faible clarté. Ap-
puyée sur le lit de son père, ses yeux er-

raient alternativement de ce pâle visage au vaste horizon déployé devant elle; elle regardait vaguement ces flots, qui venaient se briser sur la plage, dont ils entretenaient l'éternelle verdure; pas un souffle d'air ne venait agiter les arbres du jardin; cependant elle entendit un léger craquement dans les branches qui avoisinaient la croisée. Elle se leva précipitamment, et, cachée par les rideaux du lit, elle put distinguer un homme qui cherchait à voir dans l'intérieur de la chambre.

Alors elle ne songea plus qu'à son père, qu'elle voyait livré immobile et sans défense au couteau d'un assassin. Se tordant les bras convulsivement, elle invoquait de toute son âme Celui qui protège le faible; puis, cédant à une pensée subite, elle s'élance dans l'escalier, se glisse dans la cour, se saisit d'une hache, et remonte avec la rapidité que commandait la grandeur du danger. S'avancant alors avec une extrême précaution, elle aperçut deux ombres qui se dessinaient sur le mur, au sommet duquel elle vit se dresser une échelle qu'on venait de poser sous la fenêtre. Son cœur battait à rompre sa poitrine. « Mon Dieu! murmura-t-elle, mon Dieu! s'il me faut commettre un crime, punissez-moi, mais protégez mon vieux père! » Alors elle leva sa hache et se tint prête à frapper.

Une main s'accrocha à la croisée, puis une autre main; un homme s'efforçait d'escalader la distance qui le séparait encore de la fenêtre, car l'échelle était évidemment trop courte. « Mon Dieu, pardonnez-moi! » balbutia la pauvre fille, et sa hache en tombant fit rebondir dans l'intérieur de la chambre la main de l'homme qui allait s'y élancer.

Un rugissement de douleur et de rage retentit en même temps que la chute d'un corps sur le sable... puis des voix s'entretenaient vivement... puis des pas pesants nécessités par un lourd fardeau s'éloignèrent... puis tout rentra dans le silence.

Sara vint se mettre à genoux devant le lit

de son père, où elle resta baisant avec une ardeur fiévreuse la main du pauvre malade dont elle venait de sauver la vie ; elle craignait presque autant le retour de son intelligence, dans un si cruel moment, qu'elle l'avait souhaité ; cependant l'état de somnolence dans lequel était plongé Mac-Farlane, donnait à sa fille quelque espoir que cette scène sanglante lui serait dérobée.

Au jour, Dick entra dans la chambre. Sara d'un geste rapide lui montra cette main gisante sur le parquet. Le vieillard comprit tout... il découvrit ses cheveux blancs, leva les yeux au ciel avec ferveur, et se hâta de faire disparaître les traces de cet horrible événement.

Mac-Farlane venait de faire un mouvement ; il ouvrit les yeux, mais cette manifestation fut courte ; après quelques minutes durant lesquelles la nature semblait lutter encore, il fixa tour à tour Dick et sa fille, puis il expira.

Les conspirateurs avaient été condamnés, quelques-uns à l'exil ; les plus coupables à être exécutés. Un seul le fut en effigie ; c'était le laird de Danelock. Arrêté chez un serviteur de sa famille où il était malade d'une grave blessure, il s'empoisonna dans sa prison pour échapper à l'échafaud.

Dick survécut peu de temps à Gregory Mac-Farlane, et Sara se retira dans un couvent à Sligo, où elle vécut comme pensionnaire jusqu'à l'âge de vingt-sept ans, époque à laquelle une parente éloignée lui laissa par substitution une fortune considérable, à la condition de porter le nom de Magnus de Beresford, que Sara Mac-Farlane adopta en effet.

La nouvelle lady Sara Magnus de Beresford vint habiter un domaine dans les environs de Dublin. Pendant son séjour au couvent, elle s'était livrée à l'étude, ayant compris que sans instruction, sa vie serait incomplète, car chaque jour lui révélait son ignorance. La persistance de sa volonté l'ayant servie à souhait, Sara devint une femme aussi distinguée par les connaissances qu'elle parvint à acquérir que par les grâces de sa personne et les qualités de son cœur.

Le souvenir de la terrible nuit du 15 août la poursuivait sans cesse, non qu'elle se crût coupable ; mais les scrupules religieux qu'elle avait puisés au couvent de Sligo lui faisaient considérer cette action comme une tache dans sa vie, qui ne lui permettrait jamais d'associer sa destinée à celle d'un homme irréprochable. Elle persista dans sa résolution de renoncer au mariage, et reportant sur les malheureux toutes ses facultés aimantes, elle fonda dans quelques villes d'Irlande des institutions de bienfaisance en faveur des indigents mutilés, des voyageurs nécessiteux, des veuves et des orphelins. Sa vie se passa dans une surveillance active de ces divers établissements, auxquels elle laissa des règlements pleins de sagesse et de prévoyance. Si la province d'Ulster, et surtout le canton de Donegall, se fit gloire de compter parmi ses habitants la jeune et courageuse fille de sir Gregory Mac-Farlane, tous les malheureux bénirent la mémoire de la bonne et généreuse lady Sara Magnus de Beresford.

M^{me} LAURE PRUS.



L'HOSPITALITÉ,

TRADITION DE LA PALESTINE.

I.

Le soleil se couchait, et son disque, dépouillé de rayons, sortait à demi des flots de la Méditerranée ; mais quoique la journée eût été belle, tout présageait, sur la mer et dans les cieux, une nuit sombre et terrible. Des montagnes de nuages aux flancs noirs s'amassaient à l'occident, et des éclairs livides, sortant de leurs masses opaques, se reflétaient dans les vagues ternes et pesantes. Le vent, tournoyant aux quatre points de l'horizon, poussait de longs mugissements et soulevait tour à tour la mer, qu'il blanchissait d'écume, et les sables, dont les tourbillons arides s'élevaient jusqu'aux nues. La route d'Ascalon à Gaza était presque déserte ; seuls, deux voyageurs s'avançaient lentement et semblaient prêts à succomber sous le poids de la fatigue et d'une atmosphère accablante. C'était un homme et une femme, l'un vieillard aux longs cheveux blancs, au front seerein comme le soir d'un beau jour, à la taille droite et ferme, à la physionomie à la fois mâle et tranquille ; l'autre..... qui dira sa beauté, ses grâces timides et célestes ? qui dira le charme de ce front virginal, de ce front de seize années, courbé sur un petit enfant endormi, qu'elle portait dans ses bras et qu'elle contemplait avec un religieux amour, avec une tendresse craintive, avec une adoration étonnée et respectueuse ? Les Romains, alors maîtres de la Judée, l'auraient comparée à la noble Diane, à la chaste Vesta, à Minerve, belle et sage ; les Israélites des anciens jours auraient chanté devant elle le cantique de l'épouse, mais aucune parole

des langues humaines, aucun éloge, quel que fût sa magnificence, n'aurait pu la peindre ou la louer dignement. Elle semblait absorbée dans une contemplation intime, lorsque son époux la nomma.

« Marie ! » dit-il.

Elle releva la tête et le regarda avec douleur. Il reprit en étendant la main vers l'horizon : « Voyez ces nuages qui s'amasent là-bas ! Une tempête affreuse nous menace pour cette nuit... qu'allons-nous faire ? »

— Je ne sais, répondit-elle avec calme et ramenant son voile sur son fils pour le préserver de quelques larges gouttes d'eau qui commençaient à tomber ; mais, cher Joseph, le Seigneur qui nous donna un asile à Bethléem, ne nous préservera-t-il pas aussi de l'orage ? »

Joseph inclina la tête en souriant avec bénignité ; en ce moment, un large éclair déchira la nue, et la foudre gronda, âpre et strident. Le vieillard éleva les mains au ciel, en répétant le verset du cantique : *Eclairs et nuages, bénissez le Seigneur !* (1) Leur marche devenait de plus en plus difficile ; des ténèbres subites avaient presque entièrement remplacé le crépuscule ; les cieux étaient voilés de noir, les éclairs, comme des dards enflammés, perçaient les nues obscures, le tonnerre grondait sans intervalle, et de pesantes gouttes d'eau tombaient sur la terre aride.

Le chemin s'avançait entre la mer, qui roulait jusqu'aux pieds des voyageurs ses

(1) Cantique des enfants hébreux dans la fournaise. Liv. Daniel.

nappes mugissantes, et des rochers abruptes, qui s'élevaient hardis, inaccessibles comme les murailles géantes d'une Babylonie inconnue. Au sommet d'un de ces rocs, l'on distinguait quelques constructions anciennes et à moitié ruinées. Le sentier devenait si étroit, et le mulet qui portait la jeune femme était tellement effrayé par la lueur des éclairs, qu'il devint impossible aux voyageurs d'aller plus avant. Ils se réfugièrent sous un rocher qui formait saillie et y demeurèrent en silence. La tempête augmentait toujours. Marie priait; Joseph, debout devant elle, la préservait de la pluie en étendant son manteau, lorsque tout à coup ils virent s'avancer vers eux un jeune homme qui, malgré l'orage et les rafales impétueuses du vent, marchait d'un pas ferme et léger. Joseph alla à sa rencontre et lui dit :

« Mon frère, y a-t-il aux environs de ce lieu une maison où l'on veuille nous donner l'hospitalité ?

— Étranger, je n'en connais point; ce pays est désert... l'on ne trouve ici que les nids des aigles et les tanières des renards.

— A la volonté du Seigneur! Nous attendrons le jour pour nous remettre en route.

— Vous n'êtes pas seul ?

— Non... ma femme et notre enfant sont là, sous ce rocher.

— Écoutez, reprit l'étranger après avoir un peu réfléchi; j'habite, moi, là-haut, dans ces ruines... Elles sont misérables, mais elles peuvent toutefois offrir un abri contre la tempête. Voulez-vous y passer la nuit? Vous aurez place sous le toit, au foyer et à la table ?

— Mon frère, soyez béni, répondit Joseph; puisse la grâce du Seigneur se multiplier sur vous !

— Venez ! » dit brusquement l'étranger, et il se dirigea vers le rocher. Marie et Joseph le suivirent. Il leur fit gravir un sentier étroit, rapide, et dont les éclairs fréquents leur découvraient seuls les capri-

cieuses sinuosités. L'étranger voulut offrir son aide à l'épouse de Joseph, mais le vieillard le devança, et prenant l'enfant endormi, il le porta avec un soin attentif et tendre, et conduisit de l'autre main les pas mal assurés de la mère. Ils atteignirent enfin le plateau, et après avoir traversé un sentier où leurs pieds s'embarrassaient dans les ronces et les herbes parasites, ils arrivèrent à une porte basse et solide.

L'étranger l'ouvrit et conduisit ses hôtes dans une salle d'une vaste étendue, où fumait encore un reste de feu, dont il se servit pour allumer une torche. Puis approchant du foyer un siège grossier, il y plaça une peau de gazelle, et fit signe à Marie, qui s'assit et prit son enfant sur ses genoux. Le feu ranimé, jeta de vives lueurs; les voyageurs séchèrent leurs vêtements mouillés de pluie; alors Marie donna le sein à son enfant, qui lui souriait et tendait les mains vers elle avec amour. Leur hôte, pendant ce temps, avait disposé une table sur laquelle il plaça un quartier de chevreau rôti, quelques grappes de raisins, des épis de maïs grillés sous la cendre, un rayon de miel et une amphore d'argile renfermant du vin. Lorsqu'ils eurent pris leur repas, ils se rapprochèrent du foyer, et Joseph dit à son hôte :

« Mon frère, vous vivez seul ici ?

— Non, répondit-il en baissant la vue, j'ai quelques compagnons, mais ils sont absents en ce moment. Et vous, ajouta-t-il brusquement, venez-vous de loin ?

— Nous venons de Nazareth, en Galilée, et nous allons en Égypte. Dans la solitude où vous vivez, mon hôte, vous n'avez pas entendu parler peut-être de l'arrêt barbare par lequel le roi Hérode condamne à mort les petits enfants au-dessous de l'âge de deux ans, afin que le Messie nouvellement né ne lui échappe pas.

— Il a osé faire cela ?

— Oui, mon frère, il l'a fait... il a cru, le roi malheureux et impie, renverser par

sa fausse sagesse les desseins impénétrables du Seigneur !

— Et vous fuyez pour mettre cet enfant à l'abri de la mort ?

— Vous l'avez dit ; mais en fuyant, nous avons entendu les plaintes des victimes et les gémissements de leurs mères... nous avons entendu la voix qui s'élevait dans Rama. »

Marie soupira à ces mots et une larme tomba de ses yeux sur le front du fils qu'elle avait sauvé.

« Mon cœur n'est pas sans tache, mes mains ne sont pas innocentes, dit leur hôte d'un air sombre ; mais, devant Dieu, je n'aurais pas fait une telle chose, et pour les richesses de Salomon, je n'aurais pas accompli ce que ce roi a osé commander. Que le ciel... »

— Paix, mon frère ! interrompit Joseph avec douceur ; n'appelons pas sur lui la vengeance... celui-là même qu'il a poursuivi, celui qui a tout pouvoir au ciel et sur la terre, celui-là n'est venu que pour pardonner.

— Le Messie est donc vraiment né ?

— Il est né ! »

Un long silence suivit ces paroles. Joseph et Marie, les yeux fixés sur l'enfant, semblaient plongés dans un recueillement profond. L'étranger, leur hôte, paraissait livré à de noires réflexions. La lueur rougeâtre du foyer éclairait ses traits durs et sauvages, sa haute taille et ses vêtements bizarres, formés de la dépouille des animaux tués à la chasse. Il portait une épée et un long épieu, et des armes, flèches et javelots, piques et boucliers, étaient appendues aux murailles de la salle. Tout semblait, dans cette solitude, devoir inspirer la terreur ; cette demeure, reste de quelques fortifications bâties par les anciens rois d'Israël, nid de vautour suspendu à la cime des rochers, semblait porter le cachet du meurtre et de la rapine ; l'inquiétude, aux ailes sombres, semblait planer sur le front de son maître, mais rien ne

pouvait altérer la douce paix de Marie et de son époux. Au milieu des dangers, ils passaient, couverts d'une armure invisible ; leur conversation n'était pas sur la terre : rien ne les y retenait, si ce n'est l'enfant frère et beau, qui dormait en souriant sur le sein de sa mère.

L'heure du repos était venue ; l'étranger et Joseph restèrent assis auprès du feu, et Marie se retira avec son fils dans un petit réduit où se trouvait une couche de peaux de brebis. On entendit, à travers le mugissement de la tempête, sa voix pure s'élever et chanter le cantique du soir... A ces accents, tout parut s'apaiser ; la voix des flots se tut ; les cieus cessèrent de rouler leurs foudres, et lorsqu'elle eut fini sa prière, la lune, par les fenêtres démantelées, jeta un rayon argenté sur le pavé de la salle, où les deux hommes se reposaient silencieux.

Au matin, l'aurore, plus jeune, plus fraîche, plus brillante que jamais, se leva sur les vagues calmées. Joseph et Marie firent leurs adieux à leur hôte : « Dites-moi votre nom, lui dit le vieillard, pour que je le conserve dans mes prières.

— Je m'appelle Pharès, de la tribu de Zabulon.

— Et moi, Joseph, fils de David. Adieu, mon frère, que le Seigneur soit avec vous ! »

Le jeune homme s'approcha de Marie ; elle s'était placée sur le mulet, qui portait des provisions fraîches et des outres pleines d'eau, dernier témoignage de l'hospitalité de Pharès. Marie aussi voulut le remercier ; mais il l'interrompit en disant : « J'ai une seule grâce à vous demander : laissez-moi toucher votre enfant. »

Elle le lui tendit aussitôt, murmurant de sa voix douce : *Il ira chercher les brebis perdues, il bandera les plaies de celles qui sont blessées* (1).

Mais, lui, fléchit les genoux, et sans oser

(1) Ezéchiel, cap. xxxiv.

prendre l'enfant dans ses bras, il lui baisa humblement les pieds, et lorsque Joseph et Marie étaient déjà au bas du sentier escarpé, Pharès se tenait encore prosterné dans la poussière.

II.

Trente-trois ans s'étaient écoulés; une rumeur joyeuse s'élevait dans les murs de Jérusalem, et la ville entière semblait se porter aux abords de la Porte-Dorée, par où devait arriver sans doute un personnage important.

L'empressement du peuple était grand; mais ses chefs ne semblaient point le partager: on ne voyait là ni les cohortes romaines, s'avançant, brillantes et fières, au bruit des clairons et sous la conduite des aigles, ni la cour efféminée du roi Hérode, ni les héritiers de Lévi, les sacrificateurs et les prêtres... Seulement, dans la foule bigarrée et confuse, l'on voyait apparaître parfois un casque romain surmonté de la louve, et le soldat du peuple vainqueur jetait un regard de curiosité dédaigneuse et distraite sur les vaincus pressés autour de lui; parfois aussi, la foule ouvrait ses rangs et faisait place à un homme vêtu magnifiquement, laissant traîner sur la poussière les longs plis de sa robe de soie, qui répandait dans l'air une odeur de sandal et d'aloës: c'était un des courtisans du Tétrarque de Judée... mêlé par hasard à la tourbe vulgaire du peuple; il le considérait avec mépris; mais bientôt les discours qui s'élevaient du sein des groupes faisaient pâlir son front et amenaient sur son visage l'expression d'une surprise inquiète, d'une colère mêlée de crainte. Ça et là se glissaient comme à la dérobée quelques hommes aux sombres regards, à l'orgueilleux maintien. De longues franges ornaient leurs tuniques de pourpre, les textes de la loi étaient brodés aux bords de leurs manteaux; on les reconnaissait à ces insignes: c'étaient des scribes et des prêtres, des

pharisiens et des docteurs de la loi. Ils prêtaient une oreille avide et jalouse aux discours de la multitude, et parfois échangeaient entre eux des regards pleins de rage. Toute cette foule bourdonnant autour d'eux semblait n'avoir qu'une idée, un même sentiment d'enthousiasme faisait palpiter tous les cœurs, le même nom, mille fois répété, s'échappait de toutes les lèvres.

« Je l'ai vu ! disait un jeune homme; il vient, il est arrivé au bourg de Bethphagé, j'ai parlé à ses disciples.

— Moi, j'ai vu Lazare, qu'il a ressuscité. Oh ! comme il l'aime !

— Moi, je l'ai entendu, il parlait au peuple... sa parole était plus suave que le miel, plus grande que celle des prophètes ! Il disait, je l'ai retenu : *Ne donne-t-on pas cinq passereaux pour deux oboles ? cependant il n'y en pas un seul qui soit en oubli devant Dieu. Ne craignez donc point, vous valez mieux que plusieurs passereaux ensemble.* Il parlait encore : il maudissait les Pharisiens, ceux qui veulent avoir la première place dans les synagogues; il disait qu'il était, lui, doux et humble de cœur.

— Oui, il a évangélisé les pauvres !

— Il a guéri les malades !

— J'étais paralysé depuis trente-huit ans, moi; le maître m'a vu; j'étais triste, parce que je n'avais personne pour me jeter dans la piscine de Bethesda... Alors, il m'a dit : *Prends ton lit et marche !* J'ai obéi... mon corps a repris sa vigueur et sa santé.

— Hosannah ! Hosannah au fils de David ! le royaume de Dieu s'est manifesté !

— Réjouissez-vous, Sion ! votre roi vient vers vous plein de douceur !

— Le voici ! le voici ! Hosannah ! gloire à Dieu ! »

La foule se rangea spontanément des deux côtés du chemin, laissant un espace vide par lequel s'avança une multitude nombreuse, qui remplissait l'air de ses acclamations triomphantes. Parmi cette foule, les uns portaient de hautes palmes, verts étendards qui formaient au-dessus de leurs

têtes une forêt mouvante ; les autres jonchaient le sol de fleurs effeuillées, ou jetaient sur la poussière leurs plus beaux vêtements. Tous s'écrièrent : « Hosannah, au fils de David ! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosannah, au plus haut des cieux ! béni soit Jésus de Nazareth, le roi d'Israël ! » Enfin, derrière eux, environné de douze hommes à l'air pauvre et simple, venait celui qui inspirait au peuple de Jérusalem ces bénédictions enthousiastes. Monté sur un ânon, vêtu simplement, rien en lui n'annonçait le faste et la magnificence ; mais ceux qui l'avaient vu ne pouvaient contempler une autre image ; c'était *le plus beau des enfants des hommes, le désir des collines éternelles* ; son visage noble et pacifique reposait l'âme ; son regard consolait les peines les plus amères, faisait rentrer le repentir et l'espérance dans les cœurs les plus abandonnés ; la majesté du ciel éclatait sur son front ; la clémence du Dieu de charité (1) reposait sur ses lèvres. Heureux ceux qui le virent ! heureux ceux qui reçurent à genoux les bénédictions de sa main miséricordieuse ! heureux ceux qui mêlèrent leur voix à la confession du peuple qui s'écriait : « Honneur à celui qui vient au nom du Seigneur ! » Il passa, il entra dans les murs de cette Jérusalem, sur laquelle on l'avait vu pleurer naguère ; il fut suivi de la multitude innombrable... Un seul homme restait prosterné près des piliers de la porte Dorée, et suivait d'un regard avide le fils de David qui s'éloignait... Cet homme touchait à la vieillesse : son aspect était sombre, farouche, presque désespéré ; un vêtement de poil de chameau cachait à demi sa chair brûlée par le soleil, et sa ceinture de cuir supportait un long stylet : tout en lui décelait une âme qui depuis longtemps ne connaissait plus la paix... Il avait laissé passer les flots turbulents de la foule ; hum-

blement prosterné, il avait reçu la bénédiction de celui qui venait au nom de Dieu... Depuis ce moment, son front semblait plus calme, et lorsque tout eut disparu, il se releva, et reprit à pas lents le chemin des montagnes.

III.

Quelques jours s'étaient écoulés : on était à la veille de Pâques, jour solennel où le peuple choisi renouvelait l'alliance que Dieu avait faite avec les pères glorieux des douze tribus. Jérusalem était silencieuse et déserte ; on n'entendait rien que le bèlement plaintif des victimes destinées aux sacrifices du lendemain, et que les prêtres purifiaient dans les eaux de la Piscine probatique ; mais hors des murs, le chemin qui conduisait des remparts de Sion au mont Golgotha était couvert d'une foule nombreuse qui poussait de sourdes clameurs, et semblait s'enivrer de quelque sanglant spectacle. Tous les yeux étaient fixés sur le mont des supplices ; trois croix y étaient dressées, entourées de bourreaux et de soldats. A l'une d'elles était attaché Jésus de Nazareth. L'œuvre d'iniquité avait eu son cours, et les passions féroces et basses que l'antique ennemi des hommes avait répandues comme un venin subtil dans le cœur des jaloux Pharisiens, des prêtres superbes, des craintifs hérodiens et des disciples perfides, avaient obtenu leur terrible résultat : Jésus expirait sans qu'au prétoire de Caïphe ou de Pilate une voix se fût élevée en sa faveur, sans qu'un mot eût proclamé son innocence. Tous s'étaient tus : les malades qu'il avait guéris, les malheureux qu'il avait consolés, tous, jusqu'aux morts qu'il avait rendus à la vie ! Il expirait, et du haut de la croix où il consommait son sacrifice, reniant la ville déicide, cette Jérusalem dont il avait voulu en vain rassembler les enfants, il semblait appeler à lui les nations barbares du nord et du midi, les tribus de toutes langues et de toutes nations, pour

(1) *Deus est charitas.* (Joann.)

lesquelles était venu, enfin, le jour de la rédemption et de la vérité. A ses côtés, deux autres hommes expiraient dans le même supplice, comble d'ignominies ajoutées à toutes celles dont le Fils de Dieu fut abreuvé; on l'assimila, dans la mort, à deux misérables sur lesquels la justice humaine s'était à bon droit appesantie. Le peuple amassé aux abords du Calvaire disait que l'un de ces meurtriers se nommait Pharès. Nourri dès sa jeunesse dans la rapine et le brigandage, sa vie n'avait été qu'un enchaînement de crimes, et traqué, enfin, de rochers en rochers comme une bête fauve, il était venu chercher un asile aux bords du Jourdain... On l'avait vu même, disait quelques-uns, dans la ville sainte, le jour où le peuple était allé au devant de Jésus, et quelques heures plus tard, poursuivi de près, on l'avait arrêté sans qu'il fit aucune résistance. Calme en ce moment au milieu même des tourments de son agonie, il arêtait sur Jésus ses yeux mourants, et il le contemplait avec une expression indicible de foi et d'amour. Son compagnon, livré

aux fureurs d'une rage impuissante, s'épuisait en imprécations; il maudissait ses juges, ses bourreaux, sa propre vie; il insultait, au seuil de l'éternité, le Dieu qui allait le juger, et, enfin, s'adressant à Jésus, il s'écria : « Si tu es le Christ, sauve-toi, toi-même et nous avec toi ! » Mais Pharès lui répondit : « Nous souffrons la peine que nos crimes ont méritée, mais lui n'a fait aucun mal ! » Et tournant vers Jésus un suprême regard, il ajouta : « Seigneur, souvenez-vous de moi lorsque vous serez entré dans votre royaume ! »

Alors s'éleva la voix qui s'était fait entendre sur la montagne des Béatitudes, et elle dit :

« Je vous le dis, en vérité, vous serez aujourd'hui avec moi dans le Paradis. »

Ainsi la foi fut donnée à Pharès comme prix de son hospitalité. Il avait pratiqué, un seul jour, une seule vertu; il reçut en récompense le sentiment puissant qui ouvre les portes de la vie éternelle : il crut, et il fut sauvé !

M^{me} ÉVELINE RIBBEBOURT.

LES JEUNES MÈRES.

Mères, qui tenez rayonnantes
Vos fils, plus mignons qu'Ariel,
O jeunes femmes souriantes,
Vous préparez avec le ciel
L'avenir qui germe en silence !
Veillez bien sur la blonde enfance :
Car la gloire de notre France
S'allume au foyer maternel.

Le mères ont guidé les grands cœurs qu'on renomme ;
Dieu vous a donné l'ange et vous en faites l'homme :
Vous faites poindre en lui les vertus à venir,
Luire le feu caché qui plus tard l'illumine ;
Car l'âme de l'enfant est l'ébauche divine
Que Dieu commence au ciel et vous laisse finir.

Toi dont l'enfant brillant dans sa vive prunelle
Porte la poésie ainsi qu'une étincelle,
Dirige ton Virgile, ange au frais vermillon,
Vers le beau, l'infini : puisque dans sa jeune âme
Dieu mit le grain d'encens, fais-le brûler, ô femme !
Il faut que son berceau soit une aire d'aiglon !

Toi, femme au large front, si sévère et si belle,
Fais un grave penseur de ton fils qui chancelle :
Ton roseau du pays peut devenir l'appui ;
L'orateur lumineux, à la mâle éloquence,
Et sa puissante voix peut vibrer dans la France ;
La voix de ton enfant, qui gazouille aujourd'hui.

Et toi, veuve d'un brave, un vrai cœur de l'empire,
Fais un fier général du lutin en délire
Qui traîne son grand sabre... il peut combattre un jour,
Et de sa renommée il peut remplir le monde,
Ton petit soldat rose, à la tête si blonde,
Qui remplit la maison du bruit de son tambour.

Ton fils, ce nain vermeil, puissante et grande dame,
Peut devenir ministre... Oh ! greffe-lui dans l'âme
Justice, fermeté, nobles ambitions !
Puis qu'il saisisse au vol les honneurs et la gloire,
Ce tout petit enfant à la prunelle noire,
Qui prend dans son filet de frêles papillons.

Oh ! veillez sur vos fils ! des professeurs austères
Leur parleront des Grecs et des Romains ; vous, mères,
Vous leur apprendrez Dieu... Docteurs chéris et doux,
Vous remplirez leurs cœurs, urnes qu'on laisse vides :
Ils vont étudier, ces disciples candides,
Le latin au collège, et la vie avec vous.

Et, selon le hochet que votre main leur jette,
Plus tard ils saisiront l'épée ou la palette,
Seront Turenne ou Greuze. Oh ! cherchez les sentiers
Où tend le petit pied de l'enfant qui rayonne ;
Guidez son frais esprit : quand l'homme a la couronne,
C'est qu'autrefois sa mère a planté les lauriers !

Mères, qui tenez rayonnantes
Vos fils, plus mignons qu'Ariel,

O jeunes femmes souriantes,
Vous préparez avec le ciel
L'avenir qui germe en silence !
Veillez bien sur la blonde enfance ;
Car la gloire de notre France
S'allume au foyer maternel.

M^{me} ANAÏS SÉGALAS.

REVUE DES THÉÂTRES.

La Fin du Monde, revue fantastique en trois actes, par MM. Cogniard frères, musique de M. Pilati, ballet de M. Ragainé.

Cabinet de travail de M. Bonivard. — Des globes célestes, des télescopes. — Une porte au fond. — A gauche, un balcon sur lequel se trouve montée une énorme lunette. — Bonivard, l'œil appliqué à la lunette, fait des études astronomiques. Marianne, sa servante, lit assise près d'une table.

En voilà un fameux livre ! dit Marianne : « Almanach prophétique - astronomique-astrologique, contenant les prédictions pour l'année 1848. — Ah ! que vois-je ! s'écrie Bonivard. — Voyons d'abord mon horoscope, continue Marianne ; je suis née native fin décembre, sous le signe du capricorne. M'y voici ! « Ceux qui naissent sous cette *congélation* vivent longtemps. » Ah ! tant mieux ! « Les femmes aiment la musique. » Ça, c'est vrai, j'idole les orgues de Barbarie. « Elles sont d'un tempérament sanguino-bilioso. » Oh ! que c'est encore vrai ! je me fais de la bile pour des riens. « Elles sont en général mauvaises ménagères. » Assez causé ! dit-elle en fermant son livre ; il ne faut pas que mon maître lise ça. — Pst ! pst ! Marianne ! fait Sylvestre, neveu de Bonivard, entre-bâillant la porte ; mon oncle est-il là ? — Il a le

nez sur sa grosse lunette ; voyez ! répond la servante ; il est dans la lune. — Pauvre bonhomme d'oncle ! Alors, c'est comme s'il était sorti. Avoir vingt-cinq mille livres de rente et venir s'enterrer rue de l'Our-sine ! — A cause d'une étoile qu'il affectionne, la grande Ourse, dit Marianne ; et puis il est voisin de l'Observatoire. — Un quartier perdu, continue Sylvestre, en dehors de toute civilisation. Je comprends qu'on fasse des *trous à la lune* (1), mais passer sa vie à la regarder... qu'est-ce que cela lui rapporte ? (Bonivard éternue.) — Ça lui rapporte des rhumes de cerveau, voilà tout, répond Marianne. — Il est manifeste, dit Bonivard, se parlant à lui-même, que la conjonction ne peut tarder... Oh ! la conjonction ! — L'entendez-vous ? dit Marianne. — Saturne semble pencher vers Mars, continue Bonivard, ça n'est pas clair ; il se prépare là-haut quelque grabuge. — Et moi qui venais lui demander cinquante francs dont j'ai le plus pressant besoin ! Ah ! Marianne, si tu savais ce que c'est que d'avoir besoin de cinquante francs, et d'être obligé de venir les demander à un télescope... car mon oncle est passé à l'état de télescope. — Vous auriez tout l'argent que vous voudriez si vous aviez

(1) S'en aller sans payer. Terme de jeu.

voulu mordre à l'astronomie. — Pas si Mathieu Laensberg ! Je suis correcteur dans une imprimerie, et malheureusement, avec douze cents francs d'appointement, un correcteur est exposé à de dures épreuves ; il lui est difficile de corriger la mauvaise fortune. Dans ce moment, vois-tu, je suis à sec, et il s'agit d'une partie dramatique. — Voilà justement ce qui rend votre oncle comme un crin. — Je lui abandonne les joies du ciel... Qu'il me laisse les plaisirs de la terre ! J'ai mon costume en bas dans un *milord* (1). Après le spectacle, nous avons une partie de canotiers, dont je ne te parle pas... A moins de cinquante francs, Marianne, je suis un homme démonétisé, — Et vous croyez que M. Bonivard voudra jamais payer de pareilles fredaines ? — Mais je lui déguiserai la chose ; je lui dirai que j'ai besoin de gilets de flanelle pour l'hiver ; c'est honnête, ça ! Il me faut cinquante francs de gilets de flanelle. — Décidément, reprend Bonivard, toujours se parlant à lui-même, il y a une révolution là-haut ; ça devient effrayant ! — Ou plutôt !... continue Sylvestre ; oui, oui... c'est une idée, lumineuse... — Le ciel s'obscurcit, dit Bonivard descendant du balcon. — Je me sauve, s'écrie Sylvestre ; au revoir ! Marianne, j'aurai mes cinquante francs. »

Bonivard, traversant le salon sa lunette sous le bras, se dit à lui-même : « Sans ce gros nuage noir, qui m'a masqué son disque, je me rendais compte de la conjonction. — Monsieur... interrompt Marianne. — Laisse-moi tranquille ! (Toujours se parlant à lui-même.) Les oscillations de Saturne sont de plus en plus inquiétantes. Les satellites de Jupiter ont des mouvements saccadés et nerveux qui ne présagent rien de bon... Quant à Vénus, elle a un petit air penché qui n'est pas naturel ; je n'ose m'avouer ce qui peut advenir de tout cela !

(1) Cabriolet à quatre roues dont le cocher est sur un siège.

— Monsieur veut-il souper ? dit timidement la servante. — Fi ! Marianne, fi ! comment peux-tu me parler de choses aussi grossières quand je suis avec les astres ? — Mais, je vous le demande, à quoi ça sert ? — A quoi ça sert ? à découvrir une nouvelle planète, à lui servir de parrain ! Est-ce que tu ne serais pas fière de faire mon ménage si un jour on disait la planète Bonivard, comme on dit la planète Leverrier ? — Oh ! oui, monsieur, répond Marianne avec émotion. — Et les actions de grâces de tout un peuple flatté de pouvoir dire chaque matin : « Nous jouissons d'une planète de plus ! et c'est encore un Français, un Frrrrrrançais qui a mis le nez dessus ! » — Monsieur est donc en train de découvrir une étoile ? — Non, hélas ! c'est une autre découverte que j'ai faite... découverte terrible, qui va confondre le monde savant et terrifier l'univers. — Ah mon Dieu ! dit la pauvre fille. — Marianne, as-tu vu la lune ? — Oui, monsieur, mais, en l'air. — Eh bien, regarde dans mon télescope et tu y verras des choses effrayantes. — Vous m'effrayez ! — Qu'est-ce que tu vois ? — Rien du tout ; le ciel est noir comme une bouteille d'encre. — C'est, ma foi, vrai ! (On entend un coup de tonnerre.) Un orage dans cette saison ! encore un phénomène ! s'écrie Bonivard. — Ah ! sainte Vierge ! qu'est-ce qu'il va nous arriver ? » s'écrie à son tour Marianne. (Un second coup se fait entendre, la porte s'ouvre avec fracas, et Sylvestre paraît tout à coup sous un costume persan qui le rend méconnaissable.) « Le seigneur Bonivard ? demande Sylvestre d'un ton grave. — C'est moi, étranger. — Tu es le célèbre Bonivard ! l'illustre Bonivard ! le savant Bonivard, dont la renommée emprunte les ailes des oiseaux ! — Il s'exprime en très-bon français, remarque Bonivard. Étranger, donnez-vous donc la peine de vous asseoir. — Je préfère rester debout devant toi, et saluer en ta personne un de mes plus glorieux confrères. — Vous êtes ? — Fisch-

Ali-Rha, astronome du shah. — Du chat? — Du grand shah de Perse. Je viens chercher à Paris, dans une de vos bibliothèques publiques, j'ignore laquelle, un manuscrit en langue inconnue, lequel, selon toute apparence, n'existe pas, mais qui pourrait bien s'y trouver, s'il existait. Mon idée a *souri* au shah, et j'ai franchi la distance qui me séparait du centre de la civilisation. Ah! qu'il me tardait de connaître l'Europe!... mais surtout en Europe, la France; mais surtout en France, Paris; mais surtout à Paris, ses savants remarquables, et parmi ses savants remarquables, le savantissime Bonivard! — Seigneur, que d'honnêteté! — Quelle joie d'arriver avant la grande catastrophe! — Hein! — N'as-tu pas remarqué... là-haut?... (il indique le ciel) — Eh quoi? vous aussi, du fond de la Perse, votre regard naturellement perçant a distingué... — Dans le soleil, des taches de rousseur... — oui! — des oscillations extraordinaires chez plusieurs planètes. — Je les ai observées, répond Bonivard — chez Saturne surtout — surtout chez Saturne, d'où s'échappent certains météores... — Comme qui dirait des extraits de Saturne, ajoute Sylvestre. — C'est cela! — Le grand remue-ménage se prépare. — C'est mon opinion, dit Bonivard. — Saturne va heurter Mars par la tangente... alors Mars, dans l'intérêt de sa conservation, se rejette sur nous — et dans ce carembolage... — Patatras! dit Sylvestre. — On ne saurait en douter, ajoute Bonivard. — C'est tout simplement... — Mais quoi donc? sainte Vierge, mais quoi donc? demande Marianne, qui se meurt d'effroi. — La... fin... du... monde! » répondent ensemble Sylvestre et Bonivard. La pauvre fille tombe pâmée sur une chaise. « Je n'ai pas une minute à perdre, dit Sylvestre; car, d'après mes calculs, nous en avons encore pour trois jours. — Tu crois? demande Bonivard. Si près de sa fin on peut se tutoyer, n'est-ce pas, Fisch-Ali-Rha? Tu crois qu'il ne nous reste que trois jours? — Tout au plus... tes ob-

servations ne me laissent aucun doute. Adieu! grand astronome. J'ai voulu te voir, je t'ai vu... Ta main!... Je te quitte pour aller m'instruire, car la science ne meurt pas, elle, nous l'emportons dans d'autres mondes. (Revenant.) Ah! dis-moi? entre savants, on ne se gêne pas. Il y a trop loin d'ici à l'ambassade pour que j'aille puiser dans mon trésor, prête-moi cent francs. — C'est me faire honneur, répond Bonivard. (Il tire sa bourse et lui donne de l'argent.) Tiens, prends ce vil métal dont bientôt nous n'aurons plus besoin. — Je ne te remercie pas. — Je l'espère bien. — Je reviendrai te voir avant le dernier jour. — J'y compte. Marianne! — Monsieur. — Éclaire le grand Fisch-Ali-Rha, premier astronome du shah. — Je te jure une amitié éternelle... de trois jours, dit Sylvestre. — Entre nous, c'est jusqu'à la fin du monde! répond Bonivard. — Je suis fâché de ne lui avoir pas demandé deux cents francs, » dit à part lui le jeune fou en s'en allant.

Resté seul, Bonivard pense à faire son testament... « Mais à quoi bon! reprend-il, puisque tout le monde va mourir? A quoi cela m'a-t-il servi de vivre d'économies et de privations?... Quelle duperie!... Mais je vais mettre mes derniers instants à profit. Marianne! dit-il à la désolée servante, amuse-toi, va au bal, au spectacle; égaye tes derniers jours. Donne-moi mon chapeau et mon parapluie. — Vous sortez à cette heure? — J'ai là, dans mon portefeuille, une somme assez ronde que je destinai à un placement... il ne s'agit plus que de jouir des soixante-douze heures qui me restent, et voilà déjà dix minutes que je perds. — Mais où allez-vous? — Partout! A Dieppe, au Havre. Je vais voir la mer... Oni, c'est une idée... je vais voir la mer. »

La vue de l'entrée du port et de la tour de François I^{er}, au Havre.

Bonivard arrive par le *train de plaisir*, wagons destinés à conduire et à ramener

les Parisiens qui ne veulent que voir la mer. Sylvestre, suivi de ses canotiers, a devancé Bonivard. Celui-ci le reconnaît sous son costume de marin, et lui donne un de ces nouveaux billets de banque de deux cents francs en lui disant : « Dépêche-toi de t'amuser. — Pàs sans vous, mon bon oncle, répond Sylvestre reconnaissant. Je vais vous présenter à mes amis, vous viendrez avec nous sur mon canot, au devant de la fameuse jonque qui nous apporte Chinois, Chinoises, chinoiseries, et qui en retour doit emporter une pacotille de nos industriels. Le sieur Pat-chou-li, mandarin décoré du bouton jaune, est déjà arrivé pour viser leurs passeports. — Allons ! s'écrie Bonivard enchanté, vite ! quittons la terre. Ah ! si je pouvais avoir le mal de mer ! — C'est un plaisir que je vais vous procurer, mon oncle. »

Accompagné de deux Chinois, Tam-tam et Kin-kan-poà, Pat-chou-li s'avance, et dit à la foule rassemblée : « Barbares Européens, que ma voix frappe votre oreille gauche... Moi, Pat-chou-li, mandarin lettré, fils du célèbre Ki-hang-sé-long, venu de la Terre des fleurs, autrement appelée le Céleste-Empire, je vous fais savoir qu'en ce mois, le mois des émeraudes, vingt-septième jour de la lune orange et à l'heure du serpent, je retournerai vers ma Chine, et que j'emmènerai tous les Barbares civilisés qui désirent implanter leur industrie dans le Céleste-Empire ; mais j'aimerais mieux me faire les ongles et brûler mes moustaches que d'emmener sur les bords du grand fleuve des charlatans ou des aventuriers... qu'on se le tam-tamisse. » Alors se présente monsieur *Cho'ca* (1) ; — William Blager (2), inventeur des dents osanores ; — M^{lle} Kermesse, marchande de gâteaux hollandais ; — un serrurier qui fait des serrures sans clef ; — l'*Announce* présente

les costumes achetés à la *Belle Jardinière* : pantalon, gilet, paletot pour 6 fr. 50 c., et le même costume chez Dusautoy pour 3,000 fr. ; puis les châles cachemire de Biétry, ornés d'un numéro et des mots : *Avec garantie* ; — l'*agrafe-page* pour relever les jupes, un jour de crotte ; — des pistolets Devisme, pistolets de salon à l'usage des personnes sédentaires ; — une somnambule ; — l'allumette-chimique-allemande, la boule pyrogène, la pomme de pin, trois choses indispensables pour allumer le feu ; — et enfin un charlatan, inventeur de pastilles qui conservent les corps durant un temps considérable.

Bonivard, qui est revenu assez malade du mal de mer, achète de ces pastilles, afin d'être conservé douze cents ans, et part pour Paris. Une heure avant celle prédite pour la fin du monde, il prend une voiture, et se fait descendre place de la Concorde. Il paye le cocher si généreusement, que celui-ci s'éloigne croyant que *sa pratique* a le cerveau fêlé. « C'est à minuit que doit se faire la conjonction, dit Bonivard. (Il tire sa montre.) Oh ! plus que deux minutes !... Voyons... Je me suis muni d'un flacon de chloroforme, cette substance doit m'épargner toute sensation désagréable ; d'un autre côté, j'ai mangé presque toutes les pastilles qui conservent les corps... (Il se promène avec majesté.) Et cette ville toute entière qui ne se doute pas de l'événement... « *To be... or not to be...* » comme dit Hamlet, prince de Danemark. » (On entend sonner lentement minuit.) Bonivard très-ému jette des gouttes de chloroforme sur son mouchoir, les aspire, bâille, s'assied au pied d'une lanterne, et s'endort.

(Des nuages tombent et voilent la scène ; quand les nuages se dissipent, Bonivard est toujours à la même place, mais les lieux ont complètement changé. L'obélisque est brisé, des plantes sauvages grimpent autour de son piédestal ; une partie du Garde-Meuble n'offre qu'un amas de ruines et de broussailles ; la Madeleine est

(1) C'est un mélange de chocolat et de café.

(2) Prononcez Blagueur.

une montage ; les Champs-Élysées sont envahis par les eaux, tandis qu'au loin on aperçoit, debout, l'Arc-de-Triomphe.) Il semble à Bonivard qu'il se réveille en sursaut ; des plantes on poussé entre ses jambes ; il se lève, ramasse son chapeau, sur lequel ont poussé des champignons, il s'appuie sur son parapluie qui de rouge est devenu vert, il regarde avec étonnement autour de lui, rappelle ses souvenirs... il a dormi douze cents ans ! « Mais personne sur cette place, se dit-il, l'espèce humaine serait-elle détruite ? Je me trompe, ajoute-t-il ; voici deux être vivants. (On voit passer des singes la canne à la main ; leurs gestes font deviner qu'ils causent de choses raisonnables.) Le monde serait-il habité par des singes ? ce serait humiliant. (Un chariot passe traîné par deux hommes conduits par un cheval. Les hommes sont vêtus d'une tunique faite d'une étoffe semblable à celle des couvertures d'écurie ; leur barbe, leurs cheveux sont incultes ; ils sont coiffés de ces macarons qui ornent la tête des chevaux.) Dans ce nouveau monde, les rôles sont donc changés ? se demande Bonivard. Ah ! nos cochers ont préparé bien des douleurs à la race future ! (Un homme paraît, il semble se sauver et se cache derrière un buisson. Un lièvre s'avance, il a une carnaissière et marche avec précaution le fusil en arrêt. Il passe près du buisson sans voir l'homme qui s'enfuit de l'autre côté.) Et dire, s'écrie Bonivard, que cet homme risquait d'être mis en civet par un lièvre ! Ah ! ceci devient affreux ! (On voit paraître un caniche aveugle jouant de la clarinette, conduit par un homme qu'il tient au bout d'un cordon. L'homme porte une sébile de bois.) Un caniche des Quinze-Vingts ! s'écrie Bonivard, et c'est l'homme qui, à son tour, guide ce nouveau Bélisaire ! (On entend des fanfares de chasse et plusieurs détonations loin-

taines. Bonivard se cache derrière un arbre. Aussitôt l'on voit passer un grand cerf qui chasse l'homme ; le cerf est entouré d'une foule de daims, de lièvres et de singes dominant du cor, suivis de lapins armés, et d'ours en garde-chasse.) Décidément, on n'est pas en sûreté dans cet autre monde ! s'écrie le pauvre Bonivard. Oh ! je voudrais être bête ! L'ours m'aperçoit, me vise... Aïe !... ouf !... (Le coup part, Bonivard tombe ; le décor change et représente la place de la Concorde telle qu'elle était avant le bouleversement.) Touché ! en plein, dit Bonivard agité dans son sommeil.

Prévenus par le cocher du lieu où il avait descendu sa pratique, Sylvestre et Marianne arrivent sur la place de la Concorde. « Mon cher oncle !—Monsieur ! » lui crient-ils. Il se réveille, les reconnaît, et dit : « Je n'ai donc pas dormi douze cents ans ?—Vous êtes ici depuis hier au soir, » répond Marianne lui ramassant son chapeau, sans champignons, son parapluie, redevenu rouge. Bonivard tient à la main son flacon de choléroforme, regarde autour de lui... Tout lui est expliqué... il a fait un rêve ! « Mais alors, dit-il, la fin du monde est en retard. Marianne, le célèbre Persan Fisch-Ali-Rha est-il venu en mon absence ? — Mon bon oncle, il est devant vous, répond Sylvestre. — Ah ! bah ! s'écrie Marianne étonnée. — Tu t'es moqué de ton oncle ? dit Bonivard, eh bien, tant mieux ! tu as bien fait !... Mes télescopes m'ont mystifié, je les brise... J'ai pris goût au monde, à ses plaisirs, et pour commencer, nous dînerons ensemble. — Bravo ! bravo ! » s'écrie Sylvestre.

Nous sommes au mois de mars, mesdemoiselles ; c'est ce qui m'a enhardi à vous raconter cette folie de carnaval.

J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.

MENU D'UN DINER DE DIX-HUIT PERSONNES.

CUISINE BOURGEOISE.

PREMIER SERVICE.

Six hors-d'œuvre.

Thon, olives, salade d'anchois, cornichons, beurre, radis.

Deux potages.

Aux croûtons. A la julienne.

Deux relevés de potage.

Un chapon au riz. Une tête de veau à la vinaigrette.

(Une saucière.)

Six entrées.

Côtelettes de mouton Vol-au-vent de cer-sautées aux champi-velles de veau à l'al-gnons. lemande.

Anguille à la tartare. Riz de veau à la chicorée.
Poulets à l'estragon. Pigeons en compote.

Vins.

Une bouteille de Madère, huit de Beaune ordinaire.

DEUXIÈME SERVICE.

Milieu.

Un baba.

Deux rôts.

Un filet de bœuf piqué. Une poularde.
(Deux salades.)

Six entremets.

Charlotte russe. Petits pots de crème au chocolat.
Épinards à la crème. Salsifis frits.
Asperges aux petits pois. Macaroni au gratin.

Vins.

Huit bouteilles de bordeaux.

TROISIÈME SERVICE.

Dessert.

Milieu.

Corbeille de porcelaine contenant des fleurs coupées.

(Deux tambours.)

Un garni de meringues, Un garni de gâteaux, de
Macarons, Massepains. petits fours.

Six compotiers

De pommes, D'oranges,
De poires, De pruneaux,
De fromage à la crème, De fromage à la Chan-tilly.

Dix assiettes.

Confitures de groseilles, De cerises.
Poires Saint-Germain. Oranges.
Pommes d'apis. Raisins.
Mendiants. Mendiants.
Fromage. Fromage.

Vins.

Huit bouteilles de vin de Champagne, à la glace, une de Malaga.

Économie Domestique.

POMMADE DE DUPUYTREN CONTRE LA CALVITIE.

Achetez : moelle de bœuf. 500 grammes.
Acétate de plomb. 500 grammes.
Teinture de cantharides. 12 gouttes.
Alcool à 19 degrés. . . . 16 grammes.
Essence de cannelle. . . . 8 gouttes.

Mettez la moelle dans une casserole de terre vernie que vous placez sur un fourneau ; faites fondre cette moelle, passez-la

à travers un linge. Lorsqu'elle est refroidie, ajoutez-y, l'un après l'autre, les articles précédents, en les remuant avec une spatule, jusqu'à ce qu'ils soient bien mêlés ; puis vous mettez le tout dans des petits pots.

Le soir vous prenez de cette pommade, gros comme une noisette, et vous l'étendez sur la peau de votre tête.

CORRESPONDANCE.

Ma chère amie,

Le journal était fini, comme toujours, je n'avais plus qu'à t'écrire pour t'expliquer la planche de nos travaux et pour causer avec toi, lorsque les événements que tu connais sont survenus; je prie Dieu pour ma patrie; mais il me faut travailler...

Je commence!

Le n° 1 de notre planche III est un riche bonnet de baptême; il se brode au plumetis. Si tu trouves que ce dessin soit trop long, répète le dessin du bas, à la place de celui qui est au-dessus — au lieu du semé composé de six fleurs et de cinq œillets, ne brode qu'une des fleurs. Ce bonnet se réunit derrière par une couture.

Le n° 2 est le fond de ce bonnet. Les deux ronds qui l'entourent se brodent au point de cordonnet — l'extérieur se festonne. On fauourle le haut du bonnet, on le coud sous ce feston, sur le rond extérieur, et le feston, en rabattant sur le bonnet, cache les points qui le cousent au fond.

Le dessin du bas de ce bonnet peut servir pour un canezou; on n'aurait qu'à faire à l'extérieur de ce dessin un feston inégal: grand pour les six fleurs réunies, petit pour les trois feuilles. Le semé du canezou serait trois feuilles, quatre œillets, et une fleur détachée des six fleurs.

Le n° 3 est un dessin de voilette, imitation d'angleterre. Achète du beau tulle de Bruxelles ayant un mètre quarante centimètres de large, sur cinquante centimètres de haut. Avec un crayon mine de plomb, calque ce dessin sur une mousseline de même largeur et de même hauteur que le tulle; bâtis cette mousseline sur le tulle, et bâtis le tout sur un papier vert; trace avec

un fil tous les contours de ce dessin, en ayant soin de prendre le tulle avec la mousseline, et suis ces contours, en faisant un point de cordonnet avec du coton très-fin.

J'oubliais de te dire que tu peux semer, sur le fond de cette voilette, les petites fleurs détachées qui sont dans la bordure. Je te conseille cependant de ne pas faire ce semé plus haut que vingt centimètres à partir du bas de la voilette, car c'est très-laid d'avoir une fleur sur un œil ou sur le bout du nez.

Dans ces espèces de grosses fleurs qui sont au bas de la voilette, tu brodes des jours, ou bien tu achètes du tulle gros réseau, tu en bâtis un petit morceau sur la mousseline, à la place où se trouvent chacune de ces grosses fleurs, tu t'arrêtes par un point de cordonnet, et lorsque tu as débâti ta voilette, tu enlèves le tulle de Bruxelles et la mousseline qui se trouvent au milieu de cette grosse fleur, pour ne laisser que le tulle à gros réseau; puis quand tu as découpé la mousseline qui entoure l'extérieur des fleurs, tu couds un picot au tour de ta voilette. Dans le haut, tu couds une engrêlure.

Si tu veux faire une voilette noire, tu emploies du tulle de soie noire et de la marceline noire (espèce de gros-de-Naples très-clair, sans apprêt); tu bâtis cette marceline sur le tulle; tu calques ce dessin sur un papier blanc, très-fin; avec un fil blanc, tu bâtis ce papier sur la marceline; avec une aiguille enfilée de soie noire, tu suis tous les contours de ce dessin, en ayant soin de prendre le tulle avec la marceline; lorsque tu as ainsi tracé ce dessin, tu enlèves ton papier blanc, en le déchirant; puis, avec du cordonnet de soie

noire, tu couvres, par un point de cordonnet, le brin de soie qui forme ce dessin. Tu places de même du tulle gros réseau sur les grosses fleurs du bas de la voilette; tu enlèves de même le tulle fin et la marceline; quand tu as découpé la marceline, tu couds un picot au bas et aux côtés de ta voilette, et dans le haut, tu couds une engrelure.

Avec 3 mètres de tulle de Bruxelles, large de 60 centimètres, tu ferais une belle écharpe pour ta mère; mais il te faudrait ajouter dans le bas un ou deux rangs de ces bouquets, en les contrariant, et ne pas faire le semé. Cette écharpe serait au besoin un beau voile de mariée.

Le bas seul de ce dessin ferait une jolie petite dentelle blanche ou noire.

On pourrait en composer une barbe, en arrondissant légèrement les deux côtés de chaque extrémité. La barbe serait large de 16 centimètres et longue de cinquante. — On pourrait en faire encore une dentelle pour mantelet, — ou bien un haut volant en conservant les bouquets.

Le n° 4 est un dessin qui se brode en soie de couleur, au crochet, au point de chaînette, au passé ou au point de tige, au milieu d'une pelote de casimir ou de velours noir; on pourrait faire ces cinq branches de cinq nuances de vert ou de bleu; la fleur du milieu aurait ses cinq feuilles de la nuance la plus foncée, son cœur de la nuance la plus pâle.

Le n° 5 est la huitième partie d'un abat-jour. Achète une feuille de papier à faire des fleurs; qu'elle soit blanche, rose ou vert pâle, cela dépend de la pièce à laquelle tu le destines. Vert pâle pour un cabinet, blanc pour un salon, rose pour une chambre à coucher. Plie cette feuille de papier en deux — puis en deux — puis encore en deux. Avec un crayon, calque, sur un fort papier blanc, les dessins de ce n° 5; avec des ciseaux bien pointus, découpes-en l'extérieur, puis enlève tout ce qui, dans l'intérieur, se trouve rayé. Le papier ainsi découpé, place-le sur

ton papier blanc, vert pâle, ou rose, plié en huit, et attache-le par de fines épingles placées dans les vides. Avec un crayon, suis ces découpures à l'intérieur et à l'extérieur, détache le papier découpé, prends tes ciseaux, et en suivant les contours indiqués par le crayon, découpe ensemble les huit morceaux de papier qui forment cet abat-jour. Lorsque tu as fini, étends-le sur un tapis de table, choisis ce qui sera l'endroit, et avec une grosse épingle, perce ces petits trous qui se trouvent au milieu de ces petits festons qui se voient au haut et des deux côtés du bas de l'abat-jour. La ligne qui se trouve derrière ces petits trous ne signifie rien, ainsi que celles qui la continuent jusqu'au haut.

Replie cet abat-jour, mets-le en presse dans le milieu d'un gros livre, puis fais-en un cadeau; il sera bien reçu.

Cet abat-jour se place sur le globe d'une lampe pour en adoucir la trop vive clarté.

Le n° 6 est un alphabet de lettres minuscules pour marquer le linge. Je t'enverrai les majuscules sur la planche IV. Tu sais qu'il y a des maisons où les draps portent le nom du maître.

Le n° 7 est la moitié du dos d'un gilet de flanelle à plastron, pour homme. Ce dos se taille double, la lisière en bas.

Le n° 8 est le devant qui se trouve du côté droit, où se placent les boutonnieres. Ce devant se taille la lisière en bas.

Le n° 9 est le plastron qui se coud sur le plastron indiqué par des lignes pointées. Ce plastron se taille encore la lisière en bas.

Le n° 10 est la partie du devant qui se trouve du côté gauche et supporte les boutons; elle se taille la lisière en bas.

Le n° 11 est l'une des manches; elle se taille la lisière en bas.

Pour tailler ce gilet, il faut 2 mètres 50 centimètres de flanelle.

Les coutures se font à points devant, avec du coton blanc, et se rabattent par un point arrière en coton blanc, bleu ou rouge; le plastron se coud en coton blanc,

bleu ou rouge par un point arrière sur le gilet, puis 4 centimètres plus loin, on l'y arrête par un autre point arrière. Autour du cou, au bas des manches et le long de la couture qui se trouve du côté du coude, on place une bande de flanelle, large de 2 centimètres, sans les remplis, ou un ruban de coton croisé, et par des points arrière, on coud la bande de flanelle, sur ses deux remplis, ou le ruban sur ses deux bords.

Les boutonniers se font en coton blanc, bleu ou rouge; les boutons de nacre se cousent de même.

Ceci est une nouvelle manière de coudre les gilets de flanelle.

Le n° 12 est une chemisette de flanelle, pour femmes. Elle se taille les lisières de chaque côté. Pour cette chemisette il faut 1 mètre 8 centimètres de flanelle.

Lorsque tu as taillé ce modèle (tu sais que les ourlets, les remplis ne sont jamais compris), tu replies en deux ce modèle; pour réunir chaque côté, tu fais, à l'endroit, une couture à points devant, et, en même temps, tu couds un étroit ruban de fil, puis tu rabats cette couture par un point de chausson. Ce ruban doit partir du bas de la chemisette et continuer jusqu'au bas des manches. Autour du cou, au bas des manches et au bas de la chemisette, tu fais un ourlet cousu à l'endroit, par un point de chausson. Dans l'ourlet du tour du cou, tu introduis un ruban de fil que tu noues devant.

Ceci est l'ancienne manière de coudre les gilets de flanelle.

Cette chemisette se passe pardessus la tête.

Ces deux patrons me viennent de l'*Industrie Parisienne*, n° 24, rue d'Hanovre, près la rue Louis-le-Grand.

Le n° 13 est un bout de manche. Il se taille en tulle brodé ou en mousseline unie. Les deux premiers bracelets sont un entre-deux de dentelle ou de mousseline, le troisième est en tulle ou en mousseline semblable aux bouts de manche. On taille chaque

bouillon de 40 centimètres de large sur 10 de haut, et l'on a soin de le diminuer de 1 centimètre de chaque côté, en approchant des boutons et des brides, ce qui fait que ces bouts de manches n'aurent plus en cet endroit que 8 centimètres de haut. On ne boutonne pas le troisième bracelet, il est réuni aux deux bouts.

Je ne te conseille pas le tulle qui est cousu froncé au bas du premier bracelet, c'est un peu bonne maman.

Le n° 14 est un bonnet du matin, formé d'une petite marmotte de tulle ou de mousseline, que l'on garnit d'une dentelle. Au ruban qui est sur le front (lequel ruban descend pour former les brides), on coud cinq boucles de ruban; au ruban qui est sur la tête, on coud aussi cinq boucles; on place un ruban sur le derrière de cette marmotte, laquelle on attache ensuite sur le ruban du front et sur celui de la tête.

Ce ruban est en gros-de-Naples rose, gros-bleu, ou gros-vert, seules couleurs qui se portent.

La tapisserie coloriée représente un lambrequin en teintes plates, genre de dessin très à la mode. Ce lambrequin se double d'une toile verte. Pour cheminée, il se cloue autour d'une planche recouverte d'un velours d'Utrecht pareil aux rideaux de l'appartement. — Pour guéridon, il se coud à un rond de velours doublé de toile verte. Pour galerie de portière — de fenêtre — ou d'alcôve, ce lambrequin se cloue sous les galeries et retombe sur les rideaux; le canevas doit être du n° 14. Le fond se fait blanc.

Maintenant, reposons-nous un peu, et causons. Tu m'as demandé plusieurs conseils, c'est bien aimable à toi, je vais tâcher de répondre à ta confiance.

D'abord, tu veux savoir comment tu dois te conduire dans ta nouvelle dignité de marraine. Je présume que tu as réfléchi aux devoirs qu'elle t'impose; tu deviens la mère spirituelle de cet enfant; s'il est pauvre et s'il perd ses parents, tu dois les remplacer auprès de lui, veiller sur sa con-

duite, le guider et l'aider dans le choix d'un état; riche ou pauvre, s'il se marie, tu lui dois un cadeau de noce, un *coche-lin*. A ton compère, si c'est un jeune homme, un étranger, tu feras savoir que tu n'accepteras qu'un bouquet de fleurs naturelles et une boîte de dragées, il t'en saura gré, car pour te faire honneur et par vanité, peut-être il se croirait obligé à de folles dépenses. Sois grave et cérémonieuse avec lui; dans les petites villes, la société arrange, souvent à tort, des mariages entre parrain et marraine, et cela empêcherait peut-être en ce moment un parti convenable d'oser s'offrir. Les hommes à marier sont très-réservés; il n'est pas agréable de recevoir un refus, quelle qu'en soit la cause. Quant au cadeau que tu dois à la *gisante*, un bonnet de baptême, un manteau, une couverture de berceau en laine tricotée, seront très-bien reçus.

A propos de tricot, je te dois une réponse. Fais confectionner, par le tapissier, une courte-pointe bleue ayant de quoi contenir un traversin à chaque bout. Prends des aiguilles de 16 millimètres de circonférence, du coton retors n° 10 (du plus gros), monte 533 mailles, cela te fera 14 colonnes mates, 16 colonnes à jour, et, pour commencer et pour finir, une demi-colonne mate : ce manteau de lit aura 6 pieds de large, et quant à sa longueur, cela dépendra de la largeur de la couchette. Je te conseille de laisser tomber ce manteau de lit jusque sur le bois. Tu fais bien de choi-

sir le tricot *feu d'artifice*, c'est le plus joli. Tu sais qu'il est n° X, année 1846.

Tu me demandes comment tu dois écrire une adresse, voici la mienne à compter du 1^{er} avril :

Rue de la Victoire, n° 36.

Madame J.-J. Fouqueau de Pussy.

(Seine) Paris.

Les hommes de la poste, qui trient les lettres par départements, les prennent du côté droit et de la main droite; il faut donc écrire le département sur la gauche — d'autres hommes trient ensuite les lettres par villes et bureaux de poste, ils doivent les prendre aussi du côté droit et de la main droite, il faut alors que le nom de la ville soit au milieu. Quand les lettres sont remises au facteur, il cherche d'abord le nom de la rue, puis le numéro, puis arrivé chez le concierge, il prononce le nom. Je crois que cette manière d'écrire une adresse est logique.

Je ne te parlerai pas toilette, ma chère amie, je n'ai rien à te dire sur ce sujet... attendons!

Notre dernier rébus représente une chèvre qui saute d'un lieu bas sur un lieu élevé, elle fait un bond — un chien — une chasse — et deux rasses, paniers à mesurer le charbon de terre. Ce qui veut dire :

Bon chien chasse de race.

Que Dieu te garde toi et les tiens!

M^{me} J.-J. FOUQUEAU DE PUSSY.

ÉPHÉMÉRIDES.

6 MARS 1474. — NAISSANCE DE MICHEL-ANGE BUONAROTTI.

Cet illustre artiste naquit au château de Caprèse, dans le territoire d'Arezzo; il descendait de l'ancienne maison de Canosse; son enfance fut triste, car les goûts d'artiste qui se révélèrent en lui dès son bas âge étaient en contradiction avec les desseins de ses parents, qui désiraient lui voir occuper des emplois conformes à sa naissance; cependant ils durent céder à une vocation si prononcée. Dès son adolescence, le jeune Michel-Ange surpassait ses maîtres; il maniait également la brosse et le pinceau. Laurent le Magnifique comprit son génie et se déclara son protecteur. Après lui, Jules II, ce pape austère et guerrier, fut celui qui sympathisa le mieux avec cette grande et forte nature. Vivant encore, il lui commanda son tombeau, et lui demanda le plan de la gigantesque basilique de Saint-Pierre; il le chargea aussi de peindre les voûtes de la chapelle Sixtine, sur lesquelles Michel-Ange traça son immortel *Jugement dernier*. A la mort de Jules II, il trouva un nouvel ami en son successeur Léon X. Clément VII, un autre Médicis, lui fit faire de nouveaux travaux; Paul III, Jules III, le comblèrent aussi de faveurs; mais parvenu à un grand âge, l'artiste ne vivait plus que dans l'espérance

de la vie future. Il mourut à Rome, le 17 février 1564, à l'âge de quatre vingt-dix ans, après avoir dicté son testament en peu de mots: « Je laisse mon âme à Dieu, mon corps à la terre, mes biens à mes parents les plus proches. »

Le caractère de Michel-Ange était noble, droit, fier, mais sévère; il réunit tous les talents, car il fut peintre, sculpteur, architecte, poète et ingénieur. Il avait aimé de l'amitié la plus tendre et la plus pure, la marquise de Pescaire; il exécuta pour elle plusieurs morceaux de sculpture, et lui adressa des lettres et des sonnets. Ses principaux ouvrages sont: la statue de *Moïse*, les statues du *Jour* et de la *Nuit*, le *David*, plusieurs groupes représentant le *Christ* mort dans les bras de sa mère, les fresques de la chapelle Sixtine, la basilique de Saint-Pierre, exécutée sur ses plans, l'église de Saint-Laurent, à Florence, où se trouve la magnifique statue appelée le *Penseur* (*il Pensieroso*), etc.

Buonarotti ne se maria point; un de ses arrière-neveux, portant le même nom, joua un rôle dans la révolution française.

Le grand artiste est enseveli dans l'église de Sainte-Croix, à Florence.

MOSAIQUE.

L'empereur Napoléon montrait une sollicitude extrême pour les maisons d'éducation, et pour celle d'Ecouen notamment, où devaient être élevées les filles des légionnaires pauvres. De son quartier général sur la Vistule, après la bataille d'Eylau, il voulait, écrivait-il à M. de Lacépède, qu'on lui fit des femmes simples, chastes, dignes d'être unies aux hommes qui l'auraient bien servi, soit dans l'armée, soit

dans l'administration; afin de les rendre telles, il fallait, selon lui, qu'elles fussent élevées dans des sentiments d'une piété solide. « Je n'ai attaché, disait-il, qu'une importance secondaire aux institutions religieuses pour l'école de Fontainebleau; il s'agit là de former de jeunes officiers; mais pour Ecouen c'est toute autre chose. On se propose d'y élever des femmes, des épouses, des mères de famille. Faites-nous

des croyantes et non des raisonneuses : leur destination dans l'ordre social, la nécessité de leur inspirer, avec une perpétuelle résignation, une charité douce et facile, tout cela rend pour elles le joug de la religion indispensable. Je désire qu'il en sorte, non des femmes agréables, mais des femmes vertueuses, *que leurs agréments soient du cœur et non de l'esprit.* » En conséquence, il recommandait qu'on leur apprît l'histoire et la littérature, qu'on leur épargnât l'étude des langues anciennes et des sciences trop relevées, qu'on leur enseignât assez de physique pour qu'elles pussent dissiper autour d'elles l'ignorance populaire, un peu de médecine usuelle, de la botanique, de la musique, de la danse, *mais pas celle de l'Opéra*, l'art de chiffrer, l'art de travailler à toutes sortes d'ouvrages. Il faut, ajoutait-il, que leurs appartements soient meublés du travail de leurs mains, qu'elles fassent elles-mêmes leurs chemises, leurs bas, leurs robes, leurs coiffures, qu'elles puissent au besoin coudre elles-mêmes la layette de leurs enfants. Je veux faire de ces jeunes filles des femmes

utiles, certain que j'en ferai par là des femmes agréables. Si je permettais qu'on en fit des femmes agréables, on m'en ferait bientôt des petites maîtresses.

Histoire du Consulat et de l'Empire
(7^e vol.).

A. THIERS.

Une bonne action est une pensée de Dieu réalisée par les hommes.

Maxime chinoise.

La simplicité et la modestie sont le plus grand ornement de la beauté et la meilleure excuse de la laideur.

SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Un jour tout passera, excepté l'usage que l'on aura fait du temps.

FÉNÉLON.

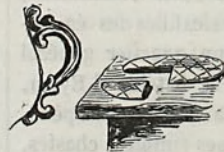
Servir humblement le monde est plus grand que le dominer.

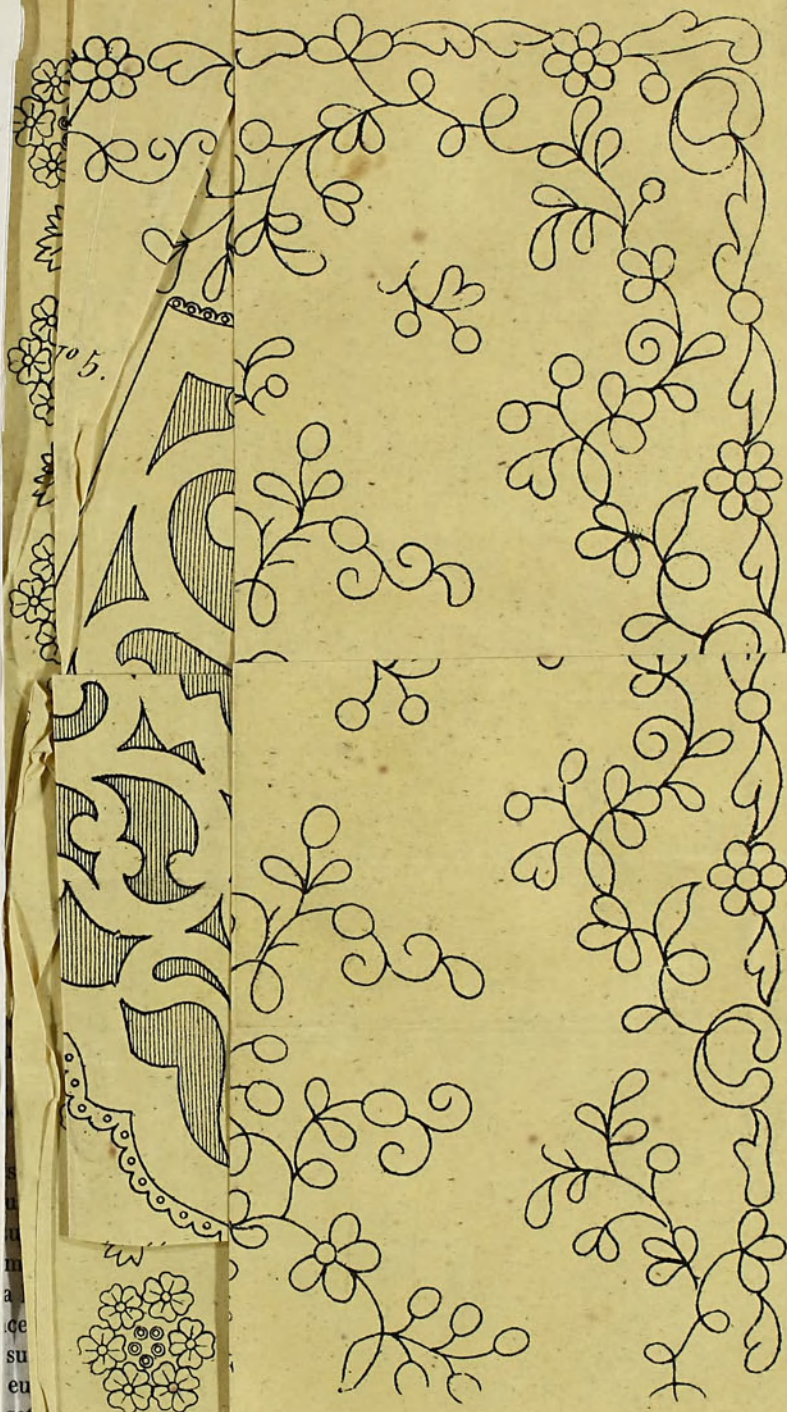
DE LAMARTINE.

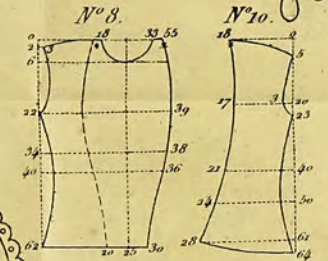
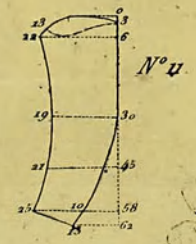
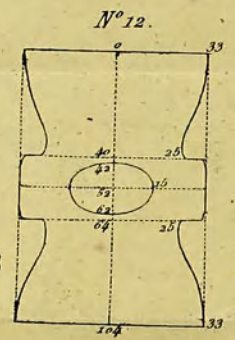
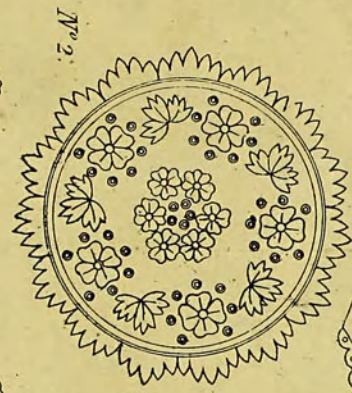
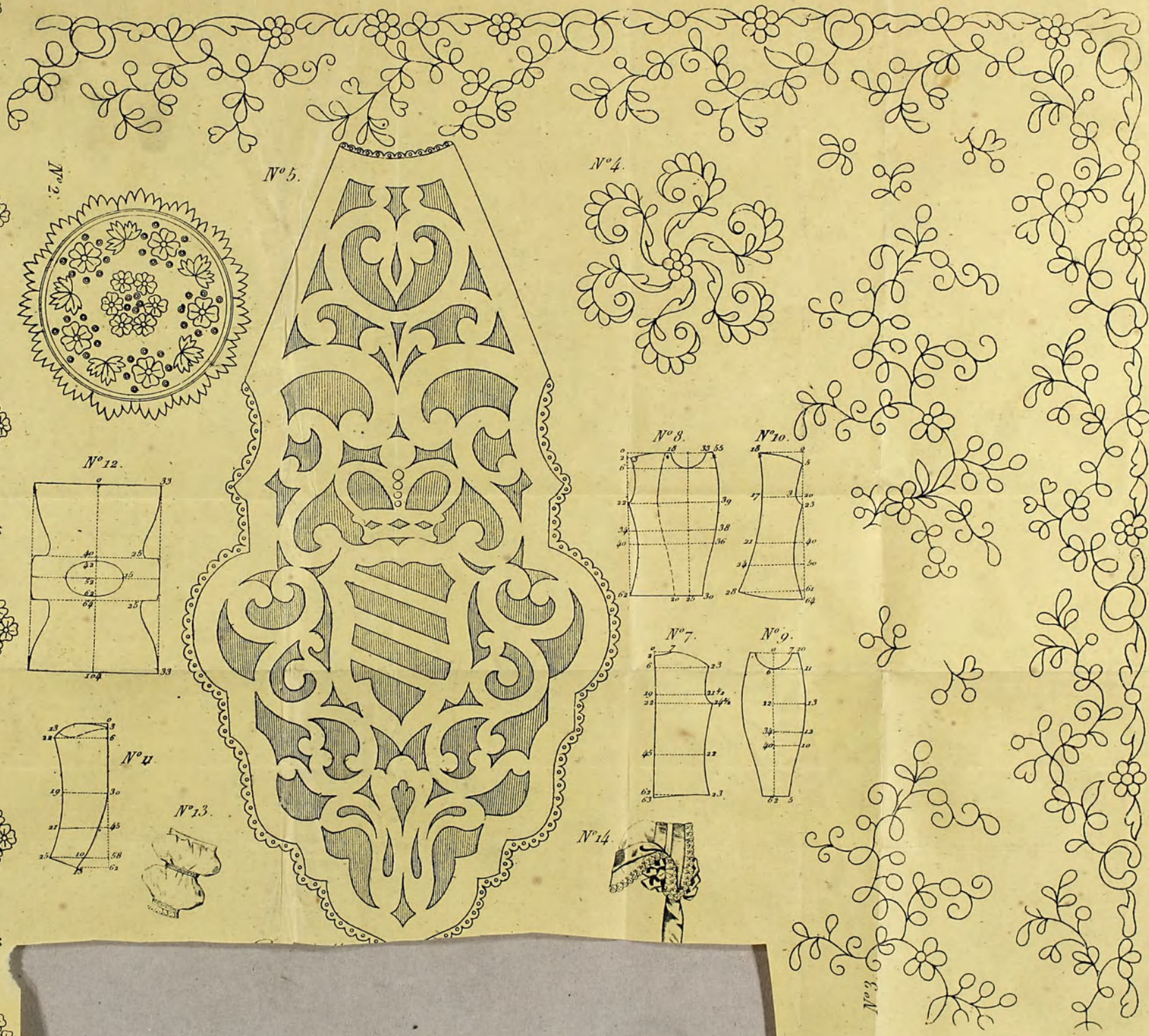
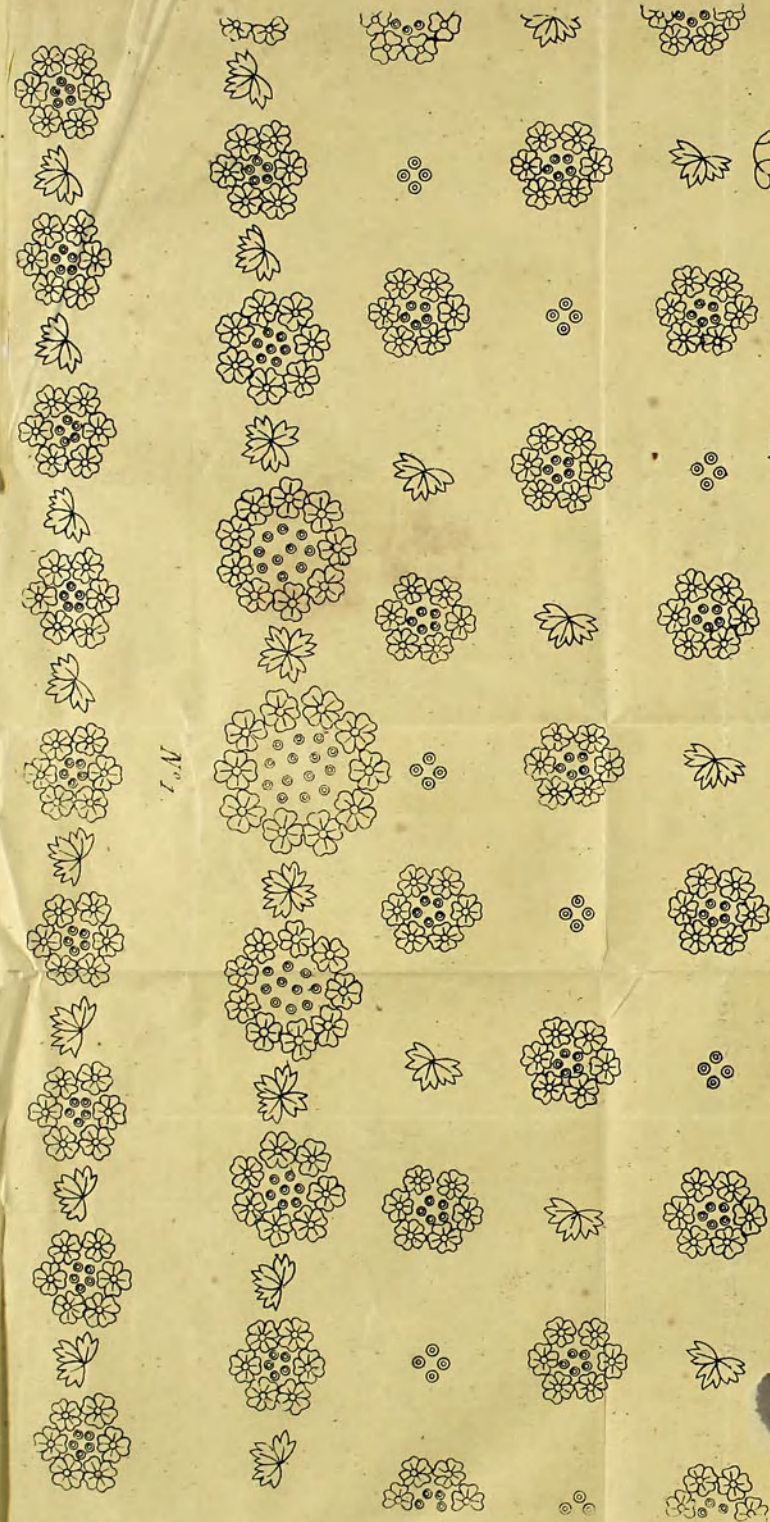
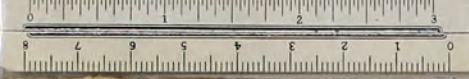
RÉBUS.



it







Nº 3.

